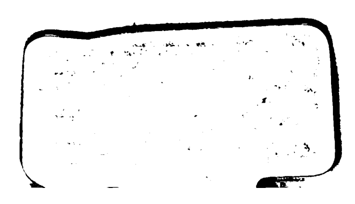


L'IMPORTANT DE COUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

PAR

M. PALAPRAT.



VIENNE EN AUTRICHE,

Dans l'Imprimerie de J. L. N. DE GUELEN.

M. DCC. LV.

ACTEURS.

M. LE COMTE DE CLINCAN, Important.

M. DE CORNICHON, Veillard, Oncle du Comte.

LA MARQUISE, Mere de Mariane, & de Ninon.

MARIANE, Amante de Dorante.

NINON, Sœur de Mariane.

DORANTE, Amant de Mariane.

M. DE VIEUSANCOUR, Pere de Dorante.

LA BRANCHE, Valet Ecuyer du Comte.

MARTON, Suivante de Mariane.

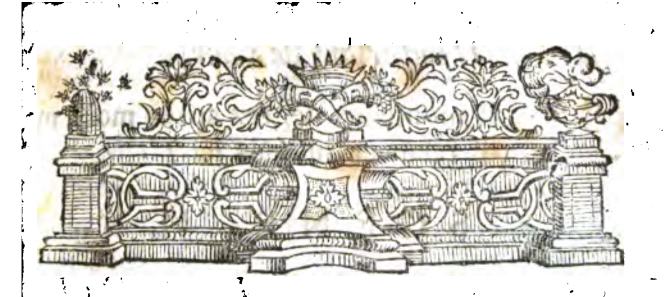
UN COMMIS BANQUIER.

UN BANQUIER.

TROIS LAQUAIS.

La Scene est à Paris chez la Marquise.

L'IM-



L'IMPORTANT DE COUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *regardant derriere lui pour voir si on le suit.*

ME suivroit-il ? je l'ai ma foi bien vû. C'est l'Oncle de mon Maître. Il y a x ans que nous n'avons vû ce bon homme Paris. J'ai bien fait peut-être de ne faire pas nblant de le voir, j'aurois été grondé. Je ois pourtant qu'il m'a reconnu. N'est-ce

pas

pas lui qui monte les degrez aprés moi? me viendroit-il relancer jusques ici ?

SCENE II.

M. de CORNICHON, LA BRANCHE

LA BRANCHE.

AH, parbleu le voilà. Il hezite à m'abor-der. *En s'examinant.* Sous cêt habit-là il a de la peine à reconnoître la Branche : Fei-gnons.

M. DE CORNICHON *d'un peu loin.*

La Bran . . .

LA BRANCHE *d'un air fier.*

Eh ?

M. DE CORNICHON.

Je cherche par tout un de mes Neveux, & il me semble . . .

LA BRANCHE.

Je ne le connois pas.

M. DE CORNICHON. *Il s'aproch à part.*

C'est la voix de la Branche. Voyons plus prés. Oh, oh, je ne me trompe poin N'es-tu pas ? . . . . .

LA BRANCHE *déguisant sa voix.*

A qui parlez vous, Monsu?

M. DE

M. DE CORNICHON. *à part.*

Non, ce n'eſt pas ſa voix. Monſieur je vous demande pardon. Vous reſſemblez ſi fort à un certain la Branche qui ſervoit autrefois un de mes Neveux, que d'abord . . .

LA BRANCHE.

Cela eſt fort plaiſant, ſuivre chez lui un homme de ma qualité, & le prendre pour un valet !

M. DE CORNICHON.

Monſieur, j'ai crû que mon Neveu logeoit ceans. Ce la Branche pour qui je vous prenois, eſt un homme bien fait, & j'avois une bonne nouvelle à lui donner. *Il veut ſe retirer.*

LA BRANCHE.

Une bonne nouvelle ? Attendez, Monſieur. Que voulez-vous à ce la Branche ?

M. DE CORNICHON.

C'eſt pour remettre entre ſes mains les papiers d'une Tante qui l'a fait ſon heritier, & l'argent que je lui apporte. *Il veut ſe retirer.*

LA BRANCHE.

Arrêtez, Monſieur, on peut vous dire où eſt.

M. DE CORNICHON *à part.*

Oui, quand je parle d'argent ? Si c'étoit un

filou ? Monsieur, je ne dois pas abuser de votre patience.

LA BRANCHE.

Demeurez, Monsieur, s'il vous plaît. J'avois des raisons pour ne pas vous dire d'abord que je suis la Branche ; mais vous ne vous trompez point : je le suis, Monsieur, à vous rendre mes tres-humbles services. Ne me reconnoissez-vous pas ?

M. DE CORNICHON *à part.*

Il me semble que la Branche étoit plus petit. Je reviens.

LA BRANCHE.

Vous hezitez, Monsieur ?

M. DE CORNICHON.

Tout à l'heure.

LA BRANCHE.

Attendez, Monsieur. Je suis la Branche au moins, n'allez pas faire quelque *qui pro quo* avec cet argent.

M. DE CORNICHON.

Je vais querir vos papiers.

LA BRANCHE.

Demeurez donc, Monsieur. Je me donne au Diable si je ne suis la Branche.

M. DE CORNICHON.

Dans un moment.

LA

LA BRANCHE.

Oh, arrêtez donc, Monſieur : La peſte me creve ſi je ne le ſuis. A telles enſeignes que la Tante dont vous parlez étoit une Blanchiſſeuſe de Nevers, qu'on appelloit la grande Nicolle. Vous êtes Monſieur de Cornichon. Vous avez été Tuteur de Monſieur de Clincan mon Maître ; vous vous êtes ſeparé de Madame votre Epouſe à cauſe qu'un jeune Abbé . . .

M. DE CORNICHON.

Paix, paix. En effet, c'eſt lui-même. Eh bien, mon pauvre la Branche, tien. Voilà environ cinq cens livres que ta Tante a laiſsé, je te dirai en quoi conſiſte le reſte ; mais dis-moi, tu as donc fait fortune à ce que je vois ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſuis toujours au ſervice de Monſieur votre Neveu.

M. DE CORNICHON.

Il eſt donc devenu grand Seigneur ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Quoi, un homme de ſa condition habiller ainſi ſon Valet !

LA BRANCHE.

Oh, Monſieur, ce n'eſt plus comme de votre temps. Les gens des plus petits, ſe diſans Gentils-hommes, ſont aujourd'hui plus dorez que les Ducs & Pairs du temps paſsé. D'ailleurs, Monſieur, on portoit autrefois l'or & l'argent dans la bourſe, la mode a changé, on les porte ſur les habits.

M. DE CORNICHON.

Cependant la Terre de Clincan ne ſçauroit fournir à mon Neveu . . .

LA BRANCHE.

Parlez bas, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Et pourquoi?

LA BRANCHE.

Nous ſommes ici dans l'apartement d'une Marquiſe qui eſt à Paris pour un grand procés. C'eſt une Veuve, une bonne provinciale, un peu folle, changeante & glorieuſe. Elle a une Fille fort belle, & tres-riche, qu'on appelle Mariane. On parle de la marier avec un Gentil-homme nommé Dorante. Ils s'aiment fort; mais mon Maître ſonge à la croquer pour lui à cauſe de ſa richeſſe : car pour ſa beauté, ce n'eſt pas ce qui le touche. Il ne ſeroit pas à propos qu'on entendit ce que vous diriez ici de lui.

M. DE

M. DE CORNICHON.

Je comprens, c'est à dire que mon Neveu fait le grand Seigneur auprés de la Mere, pour se faire donner la Fille.

LA BRANCHE.

Vous l'avez dit, Monsieur. Depuis quelques mois il a érigé, de sa propre authorité, sa Terre de Clincan en Comté, & il est Monsieur le Comte tout court. Pour moi, je suis à l'Auberge son Valet de chambre, à Versailles son Secretaire, & ceans son Ecuyer.

M. DE CORNICHON.

Quelle folie! où loge-t-il, que je l'aille voir?

LA BRANCHE.

Là, Monsieur, dans cet autre apartement. Mais il est sorti.

M. DE CORNICHON.

Je l'attendrai donc pour le voir. Sur ce que tu viens de me dire, il doit être bien endetté.

LA BRANCHE.

Passablement, Monsieur. Un certain Banquier entr'autres à qui nous devons deux mille pistoles, nous talonne d'assez prés.

M. DE CORNICHON.

Mais aussi que fait-il si long temps à Paris?

LA BRANCHE.

Rien, Monſieur, il va ſouvent à Verſailles.

M. DE CORNICHON.

A-t'il une Charge chez le Roy ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt-il dans le ſervice ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt-il dans la Robe ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eh que diantre fait-il donc ? à quoi s'occupe-t'il ? qu'eſt-ce qu'il eſt.

LA BRANCHE.

Il eſt Monſieur ... Il eſt ... Vous m'embaraſſez. Il eſt ... ce qu'on appelle ... à la ſuite de la Cour.

M. DE CORNICHON.

Et que fait-il tant à la ſuite de la Cour, n'eſtant pas en place ?

LA BRANCHE.

Oh, Monſieur, cela n'eſt pas neceſſaire : Mais il faut vous expliquer ceci. Tenez, Mon-

Monsieur, il y a dans ce Païs-ci une espece de gens qui voyant qu'on ne leur fait pas l'honneur de les élever dans les Charges & dans les emplois de distinction, trouvent le moyen par leur propre industrie de se faire valoir eux-mêmes.

M. DE CORNICHON.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Ils vont à la Cour chez les Princes, chez les Ministres ; ils s'intriguent dans les Bureaux : ils n'y ont pas veritablement un grand crédit ; mais ils trouvent des gens à qui ils persuadent qu'ils en ont beaucoup. Cela leur donne un grand relief dans le monde, & Monsieur votre Neveu a embrassé cette profession-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà une belle profession. Je voudrois bien sçavoir quel nom dans le monde on peut donner à ceux qui s'en mêlent ?

LA BRANCHE.

Quel nom, Monsieur ? je m'en vais vous le dire. Comme pour exercer cette profession, il ne faut ny provisions ny brevets, ceux qui s'en mêlent ne prennent point de qualitez ; mais ceux qui les connoissent bien

les

les appellent, je crois, oüi: Importans. C'eſt comme qui diroit, faiſant les Accréditez, les Notables. Vous comprenez bien?

M. DE CORNICHON.

Tu me contes ici des folies.

LA BRANCHE.

Point, Monſieur, il y a de ces gens-là qui font les Importans dans toutes ſortes de conditions; mais ceux qui ſuivent la Cour ſont du premier ordre, & Monſieur votre Neveu eſt aſſurément un des plus habiles, & des plus renommez de ce côté-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà un beau Corps!

LA BRANCHE.

La peſte, Monſieur, il n'eſt pas à mêpriſer. Ceux qui en ſont n'ont pas de gages à la verité; mais ils ont d'aſſez beaux privileges. Ils ne travaillent que quand il leur plaît, & ils peuvent même en donner la ſurvivance ſans agrément de la Cour.

M. DE CORNICHON.

C'eſt une raillerie, & ce que fait là mon Neveu, eſt indigne d'un honnête homme: car enfin il ne peut faire ce que tu dis ſans être obligé de mentir à tous momens.

LA

LA BRANCHE.

Cela eſt vrai, Monſieur ; mais la profeſſion le permet. Par là elle les mene quelque fois à de gros mariages : Par exemple, la Dame de ceans qui ſonge à manquer de parole à Dorante dont je vous ai parlé, pour donner ſa Fille à mon Maître. . . J'entens la Suivante de Mariane ; vous n'êtes pas aſſez proprement mis pour vous dire ceans l'Oncle de Monſieur le Comte, ne parlez pas auſſi devant cette fille de ma Tante la Blanchiſſeuſe de Nevers la grande Nicolle. je ſuis venu ici pour tâcher de la mettre dans nos interêts, & je la mitonne pour moi.

SCENE III

MARTON, M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

MARTON.

BOn jour, Monſieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Serviteur, ma chere Marton.

MARTON.

Oh, oh, qui eſt ce Monſieur-là ?

LA BRANCHE.

Ce Monſieur-là ? c'eſt. . . c'eſt un Gentil-homme de Nevers. C'eſt Monſieur de Cornichon.

MARTON.

Je ſuis tres-humble ſervante à Monſieur de Cornichon ; à qui en veut-il ?

LA BRANCHE.

A moi. C'eſt Monſieur. . . c'eſt Monſieur mon Oncle.

M. DE CORNICHON.

Ton Oncle, maraut !

LA BRANCHE *bas.*

Je parle ainſi pour l'interêt de votre Neveu.

MARTON.

Je ſuis ravie, Monſieur, de voir un parent de Monſieur de la Branche.

M. DE CORNICHON.

Serviteur.

MARTON.

Peut-on faire quelque choſe pour Monſieur votre Oncle ?

M. DE CORNICHON.

Non.

LA BRANCHE.

Non, non. Monſieur mon Oncle que voi-

la

la m'a fait la grace de m'accompagner jusques ici, pour me dire qu'une de mes Tantes, une Conseillere de Nevers qu'on appelloit. . . Madame de Saint-Nicolas, m'a fait son heritier. Il m'a rendu cinq ou six cent pistoles qui me vont embarasser.

MARTON.

La peste ! voulez-vous qu'on vous les garde ?

LA BRANCHE.

Je verray de les placer ; mais Monsieur mon Oncle, est-il possible qu'on n'ait trouvé que cela d'argent contant chez une Dame de cette qualité là ?

M. DE CORNICHON.

On n'y a trouvé que ce que je t'ay rendu.

LA BRANCHE.

Cela est assez mal honnête pour une femme comme elle. Monsieur mon Oncle, notre cousin le President est-il toujours bien de ses amis ?

M. DE CORNICHON *bas.*

Va te promener.

MARTON *à part.*

Il est de bonne famille.

M. DE CORNICHON.

Je vai voir si mon Neveu etoit rentré chez luy.

SCE-

SCENE IV.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

De quel Neveu parle-t'il donc ?

LA BRANCHE.

C'est d'un autre Neveu, un Neveu qui es plus grand que moy. C'est l'Oncle de France qui a le plus de Neveux.

MARTON.

Ce Monsieur ton oncle te traite un pe cavalierement ce me semble.

LA BRANCHE.

C'est que nous vivons sans façon.

MARTON.

Monsieur de Cornichon a l'air bien rebarbatif.

LA BRANCHE.

Ouï, il n'est pas content. Je crois qu'i vouloit avoir la succession de ma Tante ; mais laissons cela. Tu viens de voir que je suis un assez bon parti.

SCENE V.

MARTON, LA BRANCHE, NINON qui les épie.

LA BRANCHE.

Il luy baise les mains.

TU sçais que je t'adore. Si tu veux que je te fasse l'honneur de t'épouser, il faut que tu serves. . . .

MARTON *apercevant Ninon.*

Tais-toi, voila Ninon qui nous épie.

NINON.

Ah, ah, c'est donc pour cela que tu es sortie de la chambre de ma Sœur? J'en suis bien aise. Continuez, Monsieur, continuez.

MARTON.

Oh que cela est beau à une grande fille comme vous, de venir écouter ce qu'on dit.

NINON.

Eh va, va, j'y suis venuë parce que je me doutois déja de quelque chose. Vous voulez tromper ma Sœur, Mais. . . vous aurez à faire à moi.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

NE t'avise jamais devant elle de me parler de toi ni de ton Maître. C'est une pe-

tite peste qui épie, écoute, raporte tout ce qu'on fait ceans, & sert d'espion à sa sœur & à Dorante.

LA BRANCHE.

La voila parle, oh ça. . .

MARTON.

Oh, ça, je vois que tu veux que je serve ton Maître auprés de Mariane; mais franchement je ne crois pas que ce soit un homme pour elle.

LA BRANCHE.

Quoi, un Comte de cette importance? un homme connu à la Cour & à la Ville. . .

MARTON.

Eh mon Dieu; à la Cour & à la Ville, on ne voit autre chose que des gens qui se donnent pour tout ce qu'ils ne sont pas.

LA BRANCHE.

Ta morale est un peu forte.

MARTON.

Vois-tu, à la bonne heure de prendre les gens pour ce qu'ils veulent quand il n'en coûte rien; mais quand il s'agit de s'engager, sote qui s'y fie.

LA BRANCHE.

Tu me prens donc moi pour un fripon?

MAR-

MARTON.

Tu me prens donc moi pour une grue?

LA BRANCHE.

Non ; mais tu ſçais que l'on dit, tel Maître, tel valet, & pour bien juger de mon Maître, regarde-moi bien ici moi-même depuis les pieds juſqu'à la tête.

MARTON.

Oh pour bien juger toi-même ſi je ſuis fille à donner dans le panneau, regarde moi ici entre deux yeux.

LA BRANCHE.

Moi cette magnificence.

MARTON.

Voi cette phiſionomie.

LA BRANCHE

Cet air, ce port, ces manieres.

MARTON.

Ces regards, ce front, ces cheveux noirs.

LA BRANCHE.

A cela me prens-tu pour l'Ecuyer d'un petit Gentil-homme ?

MARTON.

A cela me prens-tu pour une dupe ?

LA BRANCHE.

Mais là, ſur ce que tu vois, combien lui donnerois tu de rente ?

MARTON.

Mais là, ſur ce que tu vois, combien me donnerois tu de penetration?

LA BRANCHE.

Donnant une chiquenaude à ſon chapeau.

Sur cela de penetration? autant.

MARTON. *De l'ongle dans les dents.*

Sur cela de rente? autant.

LA BRANCHE.

Tu me ruines.

MARTON.

Tu me deshonores.

LA BRANCHE.

Cependant il faut que nous ſoyons toi & moi d'intelligence.

MARTON.

C'eſt ſelon que ton Maître en uſera avec moi.

LA BRANCHE.

J'entens. Dorante ne t'a rien promis.

MARTON.

Eſt-ce que je m'en ſoucie?

LA BRANCHE.

Oh, je le ſçai bien; mais je viens te dire que ſi nous pouvons faire donner Mariane à mon Maître, il m'a promis dix mille francs pour me marier avec toi.

MAR-

MARTON.

Quelle assurance as-tu de la promesse de ton Maître?

LA BRANCHE.

Un écrit en bonne forme, car je suis homme d'ordre.

MARTON.

Quelle assurance me donneras-tu à moi?

LA BRANCHE.

Ce même billet, ma parole, ma foi, mon amour, mes sermens.

MARTON.

Parlons seulement de cet écrit; où est-il?

LA BRANCHE.

Chez le Notaire qui l'a reçû. Te défies-tu de moi?

MARTON.

Non, mais va le querir.

LA BRANCHE.

Oh tout à l'heure.

MARTON.

Aprés cela ne te mets pas en peine. Quoique j'aye toujours parlé contre ton Maître à la Mere de Mariane, je sçaurai bien donner à cela une tournure de ma façon . . . Je l'entens, va vîte faire ce que je t'ai dit.

LA BRANHE.

Je ſuis à toi dans un moment.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE n'en puis plus, Marton, je n'en puis plus. Ah ! l'extravagante femme, l'extravagante femme !

MARTON.

Bon, c'eſt une folle.

LA MARQUISE.

Tu ſçais donc de qui je parle ?

MARTON.

Non, Madame, mais puiſque vous le dites je le crois.

LA MARQUISE.

Je viens de rencontrer la mere de Cleonte, à qui tu ſçais que j'avois promis Mariane.

MARTON.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE.

Je lui ai dit, mais le plus honnêtement du monde, que j'avois changé de deſſein.

MARTON.

Eh bien?

LA

LA MARQUISE.

Cette folle m'a dit que je suis d'humeur changeante.

MARTON.

Quelle médisance!

LA MARQUISE.

Comme si aprés avoir promis Mariane à son Fils, il ne m'étoit pas permis de la donner à Dorante.

MARTON.

Voyez, où diantre a-t-elle trouvé qu'une femme soit obligée de tenir sa parole?

LA MARQUISE.

Elle m'a soutenu en face qu'on ne peut pas conter sur ce que je promets.

MARTON.

Elle a menti, Madame. Mocquez-vous de cela, changez toujours pour le mieux, & joüissez du privilege du sexe à la barbe des gens.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, cela me chagrine. Aurai je du monde? M'est-il venu compagnie tandis que j'étois dehors à solliciter mon procés?

MARTON.

Il n'y a encore personne, Madame.

LA MARQUISE.

Personne à la veille du mariage de ma Fille ! personne ! pas un seul homme chez moi !

MARTON.

Par ma foi, Madame, les hommes commencent à devenir bien rares. Si la guerre continuë les femmes auront autant de peine à en trouver que les Capitaines, *Entre ses dents.* Quoiqu'elles n'épargnent rien pour les enrouller.

LA MARQUISE.

N'avois-je pas dit de faire avertir Monsieur le Comte de Clincan de m'envoyer chercher compagnie de tous côtez ? J'ai laissé pour cela deux de mes Laquais, & de toute la matinée je n'en ai eu que quatre derriere mon carosse.

SCENE VIII.

NINON, LA MARQUISE, MARTON.

NINON *derriere eux.*

AH te voila.

MARTON.

Pour moi, Madame, vous m'avez comman-

mandé de demeurer auprès de ma Maîtresse, si Dorante la venoit voir. Ils ont passé la matinée ensemble, & je ne les ai pas quittez.

NINON.

Oüi vraiment, ma Mere, fiez-vous bien à ce qu'elle dit.

LA MARQUISE.

Comment, Ninon ?

NINON.

Elle ne les a pas quittez, oüi.

MARTON.

Que voulez-vous dire ?

NINON.

Je veux dire que c'est moi qui ai tenu compagnie à ma Sœur, tandis que Mademoiselle que voila causoit ici tête à tête avec l'Ecuyer de Monsieur le Comte.

MARTON.

Moi ?

NINON.

Oh non : Monsieur de la Branche ne t'a pas fait signe comme cela, de sortir de la chambre de ma Sœur ! je n'ai pas vû qu'il t'a baisé la main ? je n'ai pas oüi qu'il te disoit ? ... Ah ! tenez, ma Mere, elle me fait signe de n'en rien dire ; mais je vous le dirai tôt.

MARTON.

Vous arrêtez-vous, Madame, à ce qu'elle dit?

NINON.

Hé bien, ma Mere, ne le voila-t'il pas encore qui la cherche ?

MARTON *bas.*

Eh, la petite peste.

LA MARQUISE.

Aprochez, Monsieur, aprochez, je suis de vos amies.

SCENE IX.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON, NINON.

LA BRANCHE *embarassé.*

AH, ah, Madame, c'est trop . . . d'honneur, & je ne m'attendois pas . . . de . . . de . . . .

NINON *en riant.*

Ah, ah, ah, non assurément, il ne s'attendoit pas de vous trouver avec Marton. Ils machinent quelque chose contre ma sœur, car ils se cachent de moi.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite fille, & rentrez. Elle est jeune, Monsieur.

NI-

NINON.

Passant sous le nez de Marton, & le ménaçant du doigt.

Tu n'en es pas encore quitte.

MARTON *bas.*

Tu me la payeras. Tu auras bien-tôt besoin de moi.

SCENE X.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

QUand verra-t-on Monsieur le Comte ?

LA BRANCHE.

Madame, un Maréchal de France de ses amis l'a retenu à dîner. *Donnant des papiers à Marton qu'elle lit à la dérobée.* Voila pour toi. De là, il doit aller chez un Duc & Pair, ensuite chez Monsieur votre Rapporteur, & sur le soir il tâchera de se dérober pour se rendre ici.

LA MARQUISE.

Dites-lui, Monsieur, que je l'attens avec beaucoup d'impatience.

LA BRANCHE.

Je n'y manquerai pas, Madame. Eh bien?

MAR-

Bas. MARTON. *Haut.*

Cela eſt bon. Laiſſe-moi faire. Allez où Madame vous dit.

SCENE XI.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

IL faut avoüer, Marton, qu'on a bien de la peine à joüir du Comte de Clincan. Quel homme ! Toujours dans le grand monde.

MARTON.

Franchement, Madame, je commence à m'apercevoir auſſi que ce doit être un homme de grande importance, que ce Comte.

LA MARQUISE.

Oh, oh, tu ne me parlois pas ainſi de lui ces jours paſſez.

MARTON.

C'eſt, Madame, que depuis ce temps-là j'ai changé d'avis.

LA MARQUISE.

Tu ne voulois pas m'en croire.

MARTON.

Oh, Madame, je ne crois qu'à bonnes enſeignes.

LA

LA MARQUISE.

Vois-tu, je ne fais que de venir en ce païs-ci; mais je connois bien-tôt mes gens.

MARTON.

Pour moi, Madame, je n'ai pas la conception si prompte; mais à la fin quand on voit les choses, & qu'on les touche au doigt, Madame, il faut bien se rendre.

LA MARQUISE.

Ah! Marton, si j'avois eu le temps de te montrer les lettres qu'il laissa tomber ici par mégarde l'autre jour . . .

MARTON.

Bon des lettres; j'ai bien vû autre chose.

LA MARQUISE.

Et qu'as tu vû?

MARTON.

J'ai vû des actes, Madame, & des actes pardevant Notaires.

LA MARQUISE.

Et qu'est-ce qu'ils disent?

MARTON.

Ils disent, Madame, qu'il fait bon se frotter à cet homme-là.

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il jamais parlé de Mariane?

MAR-

Bas. MARTON. *Haut.*

Ah, ah. Quelquefois, Madame.

LA MARQUISE.

Avec un air de confiance.

Je le crois.

MARTON.

Sans deſſein pourtant.

LA MARQUISE.

Non ?

MARTON.

Non ; mais je crois qu'il y ſonge.

LA MARQUISE.

J'aurai donné ma parole trop vîte.

MARTON.

Eſt-ce, Madame, que vous auriez quelque penſée pour ce Comte ?

LA MARQUISE.

Je ne ſçai, mais ſi . . . Non c'eſt une affaire faite. J'aime Mariane, Mariane aime Dorante, Dorante l'aime ; j'ai donné ma parole à demain, la choſe eſt trop avancée : que t'en ſemble ?

MARTON.

Par ma foi, Madame, vous ſçavez combien je ſuis ſincere, ſi j'étois en votre place . . .

LA MARQUISE.

Eh bien, lequel de ces deux partis me conſeillerois-tu de prendre?

MARTON.

Pour moi, Madame, je me ſens depuis peu un grand penchant pour le Comte.

LA MARQUISE.

Tu as raiſon, il faut que je le prêfere; mais ſi ma fille s'opiniâtre abſolument à vouloir Dorante?

MARTON.

Vous prendrez Dorante.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai. Mais ſi elle étoit plus heureuſe avec le Comte?

MARTON.

Prenez donc le Comte.

LA MARQUISE.

Oüi, mais ſi le Comte ne vouloit pas de Mariane?

MARTON.

Vous la donneriez à Dorante.

LA MARQUISE.

Allons, me voilà déterminée du côté de . . . je ne ſçai pas bien encore. Je veux y aller ſonger, & ne rien faire à la volée.

MAR-

MARTON.

Je t'en défie. La bonne tête de femme que voilà ! je n'aurai pas beaucoup de peine avec elle. Le diantre sera à desunir les Amans. Allons avertir la Branche de ce que j'ai fait, & mettons en campagne Monsieur le Comte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

JE verrai donc tout à l'heure Monsieur le Comte ? tout à l'heure, Monsieur ?

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, il m'a commandé de prendre les devants pour vous annoncer sa venuë.

LA MARQUISE.

Que j'en suis aise, Monsieur, que j'en suis aise !

LA BRANCHE.

Il seroit déja ici, Madame, n'étoit qu'à son

ſon retour de la Ville, il a donné audience.

LA MARQUISE.

Audience, Monſieur? & ſur quoi donne-t-il audience?

LA BRANCHE.

Sur tout, Madame, ſur tout.

LA MARQUISE.

Sur tout! Voila un beau département.

LA BRANCHE.

C'eſt le plus beau de tous; mais il a expedié ces gens; le voilà qui ſort de chez lui pour venir ici.

SCENE II.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE.

LE COMTE *rêvant à part ſoi.*

ESt-ce-là tout? je penſe qu'oüi. Y a-t-il encore là quelqu'un?

UN LAQUAIS.

Il n'y a, Monſieur, que ce Commis du Banqui . . .

LE COMTE.

A demain, à demain.

LE LAQUAIS.

Il dit, Monſieur.

LE COMTE.

Allez, allez, je ne vois plus perſonne d'aujourd'hui. Madame, je ſuis votre ſerviteur.

LA MARQUISE.

Ah, Monſieur, je ſuis votre ſervante.

LE COMTE.

Vous, Monſieur, allez où je vous ai dit.

LA BRANCHE.

Où, Monſieur ?

LE COMTE.

Je quitte tout, Madame, pour me rendre chez vous.

LA MARQUISE.

Que je vous ſuis obligée, Monſieur ?

LE COMTE.

Allez, vous dis-je, allez rendre ces dépeches. Enfin, Madame . . . N'oubliez pas de les donner en main propre.

LA BRANCHE.

Sans doute, Monſieur . . .

LE COMTE.

Enfin, Madame, vous êtes aujourd'hui... Elles ſont de conſequence.

LA BRANCHE.

Je le ſçai, Monſieur.

LE COMTE.

Vous êtes aujourd'hui de nôces ?

LA

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne suis pas encore . . .

LE COMTE *rapellant la Branche.*

A propos, Monsieur; mille pardons, Madame, vous voulez bien que pour être plus libre . . .

LA MARQUISE.

Oh, Monsieur . . .

LE COMTE.

A-t-on donné ce Brevet à ce petit Marquis?

LA BRANCHE.

Ouï, Monsieur, votre Valet de chambre le lui donna hier là, dans votre apartement.

LE COMTE.

Ces Provisions à cet homme de Robe?

LA BRANCHE.

Votre Secretaire l'expedia à Versailles.

LE COMTE.

A Versailles. Et la Lettre de cachet?

LA BRANCHE.

Votre Ecu . . . Je l'ai renduë, Monsieur, ce matin.

LE COMTE.

Ce Matin. Voila qui est bien. Allez à present, & que d'aujourd'hui on ne me rompe la tête d'aucune affaire. Allez. Non, non, demeurez, demeurez; je songe que j'aurai

peut-être ici besoin de vous : Demeurez, Monsieur, Madame le veut bien. Vous sçavez, Madame, que c'est un homme de condition ?

LA BRANCHE.

Oh, Monsieur.

LE COMTE.

Qui a bien voulu se donner à moi ?

LA MARQUISE.

Il a fort bon air.

LA BRANCHE.

Oh, Madame . . . .

LE COMTE.

Vous êtes donc aujourd'hui de nôces, Madame ?

LA MARQUISE.

En verité, Monsieur, je ne sçai pas encore trop bien ce que je dois faire.

LE COMTE.

C'est à dire, Madame, que vous n'étes pas tout à fait déterminée. Monsieur . . . . Ah, non, non je croyois parler à mon Secretaire. Pardon, Madame, on seroit distrait à moins. J'avois en tête mes lettres d'Allemagne.

LA BRANCHE.

Cela n'est pas de mon fait.

LE

LE COMTE.

Il eſt vrai . . . Enfin, Madame, vous n'étes donc pas bien déterminée ?

LA MARQUISE.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'on me veut faire donner ma fille à Dorante ?

LE COMTE.

Je penſe qu'oüi, Madame. Oüi, oüi ; le bruit en eſt venu juſqu'à moi. C'eſt un aſſez joli garçon vrayment que Dorante.

LA MARQUISE.

Il eſt fils de Monſieur de Vieuſançour.

LE COMTE.

Vieuſancour ; Vieuſancour ; oüi, oüi, Madame ; je connois cela, je connois cela.

LA MARQUISE.

C'eſt un riche Gentil-homme.

LE COMTE.

Cela ſe pouroit, Madame. Et vous n'avez jamais porté vos veuës un peu plus haut, là qu'un ſimple Gentil-homme ?

LA BRANCHE.

Ah, ah.

LA MARQUISE.

Monſieur je ne manque pas d'ambition ; la Fille a de l'eſprit & de la beauté.

LE COMTE.

Elle vous ressemble, Madame.

LA MARQUISE.

On le dit, Monsieur. Elle portera à son Epoux plus de vingt mille livres de rente en belles Terres, & deux cent mille livres d'argent comptant qu'on me garde ici pour sa dot.

LE COMTE.

C'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Et je lui ferai encore de plus grands avantages, pourvû que je gagne mon procés.

LE COMTE.

Oh pour cela, Madame, on peut, on peut, je pense, vous en répondre.

LA MARQUISE.

Ainsi, Monsieur, je pourois songer à quelque chose de mieux?

LE COMTE.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant, Monsieur, le Pere de Dorante est Resident chez un Prince d'Italie.

LE COMTE.

Vieusancour. Ah, il m'en souvient, Resident en Italie. Il y est encore, n'est-ce pas, Madame?

LA MARQUISE.

Oüi, Monfienr.

LE COMTE.

Monfieur, n'ai-je pas fait donner cette Refidence ?

LA BRANCHE.

N'êtoit-ce pas une Ambaffade, Monfieur ?

LE COMTE.

Non, non, à cet homme-là, diable ? non, non, une Refidence.

LA BRANCHE.

Ah ouï, ouï, Monfieur. C'êtoit au moins quelque nom comme cela, qui finiffoit en cour.

LE COMTE.

C'eft ce qu'il me femble.

LA MARQUISE.

Vous faites, Monfieur, tant de gens heureux que vous ne pouvez pas vous fouvenir de tous; mais fi je ne puis pas me deffendre de donner ma Fille à Dorante, dans les occafions, Monfieur, vous ne lui refuferez pas . . .

LE COMTE.

Oh, que non, Madame; on verra d'en faire un jour quelque chofe, on poura fonger à lui: mais il faudra prendre un temps où j'aye moins de gens fur les bras.

LA MARQUISE.

Quand on eſt, Monſieur, dans une auſſi groſſe conſideration . . .

LE COMTE.

Eh oüi, oüi, Madame. Groſſe conſideration, voila qui eſt bien, groſſe conſideration; mais parbleu cela eſt accablant. On ne dit pas cela pour vous, Madame, car j'ai déja aſſez bien rangé vos affaires. J'ai fait mettre votre Chevalier aux Cadets, j'ai un Regiment tout prêt pour votre aîné, & nous n'en demeurerons pas là.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur.

LA BRANCHE.

Comme elle gobe l'ameçon!

LE COMTE.

Mais, mais, tout le monde ſe ruë ſur moi, Madame. Une Charge à l'un, un emploi à l'autre, une penſion à celui-ci, un gouvernement à celui-là.

LA MARQUISE *ſe tournant vers la Branche.*

Qu'il a de credit! qu'il a de credit!

LA BRANCHE. *bas.*

Oh, Madame . . . Pas trop chez les Banquiers.

LE

LE COMTE.

On ne sçait de quel côté se tourner, Madame, toujours à mes trousses Officiers de Robe & d'Epée, Gens de Lettres, Hommes d'affaires, Poëtes, Musiciens, Peintres, Sculpteurs, Architectes . . .

LA MARQUISE.

Oh pour cela, ces petites creatures fatiguent terriblement les grands Seigneurs.

LE COMTE.

Oh, oh, oh, ventrebleu aussi à la fin je quitterrai tout, & je m'irai confiner dans quelqu'une de mes Terres. Que j'envie, Madame, le sort d'un petit Gentil-homme de dix à douze mille livres de rente, qui vit tranquilement chez lui, il est cent fois plus heureux que moi.

LA MARQUISE.

Que vous, Monsieur!

LA BRANCHE.

Oh pour cela, Madame, il n'est rien de plus vrai, personne ne le sçait mieux que moi.

UN LAQUAIS, *bas au Comte.*

Monsieur, ce Commis du Banquier . . .

LE COMTE.

Paix. Allez-lui dire de m'attendre chez moi.

LE LAQUAIS.

Il ne veut pas, Monsieur.

LE COMTE.

Allez donc faire ce qu'on vous dit.

UN LAQUAIS.

Le voici, Monsieur.

SCENE III.

LE COMMIS, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

PArdon, Madame . . . . Qu'est-ce, mon petit ami, qu'est-ce? ne pouviez-vous pas m'attendre chez-moi? Parlez bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Vous êtes là, Monsieur, avec un homme qui vous menera loin.

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, il me fait bien voir du païs.

LE COMMIS.

Mais, Monsieur, si quand on vous attend, vous ne venez jamais.

LE COMTE.

Parlez donc plus bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Faites-le souvenir Monsieur, du Regiment pour mon Fils le Capitaine.

LA

LA BRANCHE.

Il le fera, Madame, si vous voulez Officier General, cela lui coûtera aussi peu que de m'avoir fait son Ecuyer.

LA MARQUISE.

Je le crois.

LA BRANCHE.

Oüi; mais comme il vous a dit, il a à present d'autres gens sur les bras.

LE COMMIS.

En un mot, si les deux mille pistoles ne sont dans deux heures. . .

LE COMTE.

Mais, mais, parlez donc plus bas, vous dit-on. On ne rompt pas ainsi la tête à des gens de qualité pour ces bagatelles.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

C'est moins que rien, Madame.

LE COMMIS.

Oh, Envoyez-y donc, car pour moi. . .

LE COMTE.

Bas. Tout à l'heure. *Bas à la Marquise.*. C'est un maraut. *Haut.* de Banquier *Bas.* qui me doit. *Haut.* deux milles pistoles; *Bas.* & qui me fait demander *Haut.* deux

heu-

heures. Hé bien, va, dans deux heures entens-tu au moins? dans deux heures.

LE COMMIS *tout à fait haut.*

Il viendra lui-même, ou envoyez-y.

LE COMTE.

Oh, va, va, j'y envoyerai.

LE COMMIS.

Il ne manquera pas au moins de,

LE COMTE.

Oh, va, va donc, te dis-je.

SCENE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

IL fera fort bien de n'y manquer pas. J'attens ce gueux là, Madame, depuis six mois; mais la patience échape à la fin.

LA MARQUISE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE *bas & vite à la Branche.*

Il pouroit venir ici. Va vîte chez lui.

LA BRANCHE *bas.*

Pourquoi faire, Monsieur?

LE COMTE *bas.*

Ah le sot! Ces deux mille pistoles, Ma-

da-

[h]me, me font souvenir que j'ai oublié de [m]e trouver ce matin au petit lever.

LA MARQUISE.

Au petit lever!

LE COMTE.

Oui, Madame. Je vais reparer cela; vous [l]e voulez bien. . . *Bas*. Va dire à ce Banquier, *à l'oreille*. bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part*.

Au petit lever! que n'ai-je plutôt connu [l]e Comte!

LA BRANCHE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE COMTE.

Bas Encore? *Haut.* Vous direz au Duc: *à l'oreille*. Au Banquier, au Banquier; bs, [b]s, bs.

LA MARQUISE *à part*.

Au Duc. Si je pouvois lui donner ma [f]ille!

LA BRANCHE.

Je n'entens pas.

LA BRANCHE.

Je n'entens pas.

LE COMTE.

Bas. J'enrage. *Haut*. Si le Duc fait difficul-

oulté. . . *à l'oreille.* Le Banquier, bourreau le Banquier, bs, bs, bs. . . .

LA MARQUISE.

Quelle difference de lui à Dorante!

LA BRANCHE.

Que diantre me dit-il?

LE COMTE *bas.*

Ah le butor! *Haut.* Vous irez trouver le Prince de, *à l'oreille.* bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Le Prince! Il faut que je differe le mariage. Monsieur je vois que vous avez des ordres à donner, & je vous laisse en liberté.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

J'Irai donc dire au Duc, bs, bs, bs. Si le Duc fait difficulté de, bs, bs, bs. J'irai trouver le Prince de, bs, bs, bs. . .

LE COMTE.

Insolent sçais-tu bien que je. . .

LA BRANCHE.

Eh doucement, on ne bat pas les Ecuyers?

LE COMTE.

Maraut, tu n'as donc rien ouy de ce que je te disois à l'oreille.

LA BRANCHE.

Pardonnez moi, Monſieur ; j'ai oüi par ... par là, Banquier ce ſoit, piſtoles? mais ...mme vous entrelardiez cela tout haut de ...ucs & de Princes, le diable m'emporte ſi ...y ai rien compris.

LE COMTE.

Imbecille! Eh n'as-tu pas compris que je ...e parlois ainſi que pour empecher la Mar-...iſe d'entendre ce que je te diſois? Cepen-...nt as tu pris garde comme elle. . ,

LA BRANCHE.

Oh qu'ouy, Monſieur, & l'attention que ...avois pour ce qu'elle diſoit tout bas, eſt ...auſe en partie que je ne vous ay pas com-...ris. Il faut avoüer que vous êtes un hom-...e incomparable pour coëffer une Provin-...ale. Je tiens vôtre affaire en bon train.

LE COMTE.

Nous verrons, ſur moi.

LA BRANCHE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous auriez tout ...bon quelque Duc ou quelque Prince à al-...r voir?

LE COMTE.

Non, mais puiſque la Marquiſe eſt ren-...e, je ſonge que je ferai beaucoup mieux

d'al-

d'aller moi même à ce Brutal. Au dessei[n] que j'ai, je crains quelque éclat de sa part

LA BRANCHE.

Allons Monsieur. *à part.* Voila les Du[cs] & les Princes que vont voir souvent ce[ux] qui lui ressemblent.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE,

LA BRANCHE.

AH te voila.

MARTON.

Où va ton Maître si vîte ?

LA BRANCHE *en action d'un homme em[-] pressé de sortir.*

Chez. . . chez un Ambassadeur.

MARTON.

Pourquoi faire ?

LA BRANCHE.

Pour. . . pour un traité de paix qui pre[sse] diablement.

MARTON.

Je venois lui dire que le mariage de Do[-] rante est differé, & que la Marquise écri[t] pour contremander ceux qu'elle avoit invi[-] tez à ses noces.

LA

LA BRANCHE.

Tant-mieux.

MARTON.

Il faut que ton Maître songe à faire demander Mariane.

LA BRANCHE.

Il le fera, adieu.

MARTON.

Tu es bien pressé.

LA BRANCHE.

La peste, il ne faut pas faire attendre les Ambassadeurs.

SCENE VII.

MARTON *seule*.

IL est impossible que ma Maîtresse ni Dorante puissent découvrir ce qui se passe : Il n'y a que moi seule dans le secret de la mere : Mais voici ma Maîtresse, tâchons de l'éviter.

SCENE VIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

MArton.

MARTON.

Madame.

MARIANE,

Tu ne me parois pas aſſez contente de notre bonheür.

MARTON.

Pardonnez-moi, Madame, je le ſuis beaucoup, & j'en ai bien ſujet.

MARIANE.

Cependant Ninon veut que je te ſoupçonne.

MARTON.

Moi, Madame.

MARIANE.

Non, Marton, je te croi fidelle, & je t'aime. Tu ſonges à te marier, j'en ſuis bien aiſe, & je ſuis aſſez riche pour te faire du bien, tu peux compter ſur cela.

MARTON.

Ah, Madame, que ne ferois-je pas pour votre ſervice, commandez moi ce qu'il vous plaira

MARIANE.

Je n'aurai bien-tôt plus rien à deſirer. Tu le ſçais Marton. Va ſeulement donner ordre à ce que je t'ai dit pour les aprêts de nos noces, afin que lors que nos parens ſeront arrivez, rien ne puiſſe les retarder.

MARTON.

J'y vais Madame. *En s'en allant.* O argent que tu as de pouvoir!

SCE-

SCENE IX.

DORANTE, MARIANE.

DORANTE.

JE viens d'aprendre que mon Pere revient d'Italie, il doit arriver inceſſamment. Mais, Mariane, parlez je vous prie de ce que je vous ai dit à Madame votre mere.

MARIANE.

En verité Dorante, vous n'y ſongez pas. Vous voulez que je preſſe ma mere de faire aujourd'hui un mariage qu'elle a reſolu de faire demain; cette impatience ſied-elle bien à notre ſexe ?

DORANTE.

Vous ſçavez mes raiſons, Mariane, la Marquiſe eſt d'humeur à changer du ſoir au matin, helas que deviendrois-je !

MARIANE.

Non, Dorante, de ce côté-là nous n'avons plus rien à craindre, ma mere a rompu ce matin avec la mere de Cleonte. Je ſçai qu'elle a mandé nos parens, votre Pere ſera peut-être arrivé; & je vous répons que demain.

DORANTE.

Demain! ah, belle Mariane, j'avois crû

n'avoir plus rien à ſouffrir auprés de vous, mais j'éprouve que l'attente d'être heureux, toute charmante qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être bien difficile à ſuporter.

MARIANE.

Il vous eſt permis Dorante de dire bien des choſes qu'il ne m'eſt pas permis de penſer.

SCENE X.

NINON, DORANTE, MARIANE.

NINON *en courant, & craignant qu'on ne l'écoute.*

Ah ma ſœur!

MARIANE.

Qu'eſt-ce Ninon?

NINON.

Ah Monſieur!

DORANTE.

Qu'avez-vous, ma belle enfant?

NINON.

Mais voïez un peu ma mere!

MARIANE.

Qu'as-tu apris? parle.

NINON *regardant toujours de temps en temps derriere elle.*

Ma mere a causé ici long temps avec Monſieur le Comte de Clinçan. DO-

DORANTE.

Eh bien.

NINON.

Aprés elle a dit qu'elle vouloit écrire.

MARIANE.

Dis vîte ce que tu ſçais.

NINON.

Oh laiſſez-moi bien voir auparavant ſi perſonne ne m'écoute.

DORANTE.

Nous ſommes ſeuls.

NINON.

Elle eſt entrée dans ſon cabinet. Je me ſuis doutée de quelque choſe, & je ſuis . . . Ne me decelez pas au moins.

MARIANE.

Ne crains rien, acheve.

NINON.

Et je ſuis entrée tout doucement aprés elle, ſans qu'elle m'ait veuë. Elle s'eſt miſe à écrire, & je me ſuis gliſſ . . . Ahi !

DORANTE.

Ce n'eſt rien.

NINON.

Elle marche posément ſur la pointe des pieds.

Je me ſuis gliſſé comme cela. Comme ce-

la derriere sa chaise, & j'ai lû par dessus son épaule ce qu'elle écrivoit.

DORANTE.

Qu'écrivoit-elle ?

NINON.

Le voici : car je l'ai lû deux fois pour le bien retenir. *Ma chere si vous n'avez resolu de vous rendre ici demain, que pour vous trouver aux noces de Mariane & de Dorante, épargnez-vous la peine d'y venir. J'ai fait dessein de les differer, & peut-être . . .*

DORANTE.

Quoi peut-être ?

NINON.

Oh je n'en ay pû retenir que jusques-là, & je suis vîte sortie.

DORANTE.

Ah je suis perdu. Les airs importans de cet homme là luy ont donné dans la veuë ; elle songe à me manquer de parole.

MARIANE.

Juste Ciel seroit-il possible !

NINON.

Si vous croyez, j'en suis bien fâchée aussi ; car j'ai oüi dire que quand vous seriez mariée, dame on songeroit à moi.

DO-

DORANTE.

Je vai tout employer pour l'empecher de se dédire.

MARIANE.

Et moi je vai lui parler moi-même, & consulter Marton.

NINON.

Ne vous fiez pas trop à elle, ne vous l'ay je pas dit, c'est une rusée qui ne songe qu'à son Monsieur de la Branche.

SCENE XI.

MARTON, NINON.

MARTON *bas ayant entendu ce dernier mot.*

LA Branche!

NINON.

Ah, ah, d'où viens-tu, ma sœur te cherche.

bas. *MARTON.* *haut.*

Je ne la cherche pas moi. Que lui disiez vous ici à elle & à Dorante ?

NINON.

Moi ? rien.

MARTON.

Est ce que je ne l'ay pas oüi?

NINON.

Eh pourquoi donc me le demandes-tu? Elle *bas* m'aura entenduë.

MARTON.

Ecoutez, je ne suis qu'une suivante; mais s'il vous arrive jamais de parler de moi & de Monsieur de la Branche. . .

NINON *à part.*

Bon ce n'est pas cela.

MARTON.

Vous verrez ce qui vous arrivera.

NINON *la morgue, & s'enfuit.*

Tien, je te crains comme cela.

MARTON.

Voila la plus dangereuse petite carogne qu'il y ait à Paris.

SCENE XII.

M. DE VIEUSANCOUR, MARTON.

MARTON.

MAis que vois-je? Le Pere de Dorante! Monsieur de Vieusancour à Paris!

M.

M. DE VIEUSANCOUR.

Serviteur Marton. Sçachons un peu ce qui se passe ceans.

MARTON.

Eh, Monsieur, d'où sortez-vous? Tout le monde vous croit en Italie. Et *Entre ses dents* je voudrois que vous fussiez en Canada.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis arrivé ce matin à Versailles, & deux heures aprés je suis venu ici.

MARTON.

Vous soïez, Monsieur, le bien venu. *Entre ses dents.* La peste te creve. Que tu arrives mal à propos !

M. DE VIEUSANCOUR.

Je n'ai pas encore vû Dorante, est-il ici?

MARTON.

Non, Monsieur. Il a soûpiré tout le jour auprés de Mariane, il est sorti un moment pour prendre l'air.

M. DE VIEUSANCOUR.

Le mariage n'est donc pas encore fait ?

MARTON.

Non, Monsieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis. Qui dîne ceans ?

MARTON.

Monſieur votre fils, Madame, ſes deux filles, & peut-être Monſieur le Comte de Clincan.

M. DE VIEUSANCOUR.

De Clincan! J'ai vû autrefois cet homme-là à la Cour: Il n'étoit pas Comte.

MARTON.

Il l'eſt devenu.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quel homme eſt-ce?

MARTON.

Diantre, un homme de conſequence!

à part. M. DE VIEUSANCOUR.

Juſtement, c'eſt ce fat qui faiſoit l'important. Eſt-il marié?

MARTON.

Non, Monſieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis.

MARTON.

Pourquoi tant pis?

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis, te dis-je, je connois la Marquiſe. Elle eſt femme à ſe coëfer du premier venu, & je ſçai que mon fils en ſeroit au deſeſpoir.

MARTON.

La peſte, qu'il a bon nez!

M. DE VIEUSANCOUR.

Où eſt-elle ?

MARTON.

Là, Monſieur, dans ſon cabinet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je vais la ſalüer. Il faut, Marton, que pour l'amour de mon fils, tu m'aides à finir promptement ce mariage.

MARTON.

Oüi, Monſieur.

SCENE XIII.

MARTON *ſeule.*

TU n'as qu'à t'y attendre. Au diantre ſoit le Reſident de malheur. Il avoit bien affaire de quitter les affaires du Roi pour venir faire obſtacle aux miennes. Que pourraije imaginer pour oppoſer à la venuë de cet homme-là ? Tâchons de broüiller enſemble les Amans. Je ſuis leur confidente ; c'eſt un coup digne de moi, & j'aurai aprés bon marché des autres.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

JE viens ici pour y disposer la Marquise.

LA BRANCHE.

Quoi, Monsieur, vous voulez faire demander Mariane par Monsieur de Cornichon?

LE COMTE.

Je n'ai que lui pour cela.

LA BRANCHE.

Quel Negociateur?

LE COMTE.

Quand il en sera temps, il viendra ici avec un habit plus propre que celui qu'il avoit tantôt, il n'en faut pas davantage.

LA BRANCHE.

C'est quelque chose que l'habit, & je vois bien des gens qui n'ont pas d'autre merite. Vous lui avez bien recommandé de ne vous appeller ceans que Monsieur le Comte, & non pas son Neveu.

LE COMTE.

Oüi.

LA BRANCHE.

Outre que cela est plus de qualité, vous sçavez combien il vous est important de laisser croire pour tout aujourd'hui à Marton, que Monsieur de Cornichon est mon Oncle. Elle me croit par là un grand parti, & vous sert de tout son cœur.

LE COMTE.

Je le sçai.

LA BRANCHE.

Oh ça, Monsieur, votre affaire ne peut manquer de réüssir ; la Mere est gagnée, votre Oncle fera la demande, Dorante n'a ici personne qui parle pour lui, son Pere est en Italie.

LE COMTE.

Oüi. Commençons par voir la Marquise.

SCENE II.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

QUe veut-elle dire ?

LA BRANCHE.

Voila un homme qui sort de son cabinet, le connoissez-vous ?

LE

LE COMTE.

Non, il paroît fâché.

M. DE VIEUSANCOUR.

Pourquoi vouloir differer un mariage ... Monsieur je suis votre serviteur.

LE COMTE.

Serviteur Monsieur. Vous venez aparemment de voir Madame la Marquise ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, je . . .

LE COMTE *se tourne tout d'un coup du côte de la Branche, & lui dit:*

Sçachez si . . .

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, oh.

LE COMTE.

Attendez. A-t-elle compagnie, Monsieur ?

Mr. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, il n'y a . . .

LE COMTE.

Que fait-on chez elle ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je crois, Monsieur, qu'elle . . .

LE COMTE.

Vous ne faites que d'en sortir ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, dans le temps que . . .

LE COMTE.

Croïez-vous qu'on puisse entrer ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je pense, Monsieur, que . . .

LE COMTE *se tourne encore comme il a fait.*

Sçachez, vous, cependant si elle est visible, & si . . .

M. DE VIEUSANCOUR.

Ouais, il me fait vingt questions, & n'attend pas que j'y réponde. Quel homme est ce ci ?

LE COMTE.

Entendez-vous, Monsieur, de la Branche?

LA BRANCHE.

Ouï, Monsieur.

LE COMTE *à l'oreille.*

Dites seulement que . . .

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement. Au nom de son valet je connois que c'est l'homme dont Marton m'a parlé, & que j'ai vû autrefois à la Cour. Il ne m'a pas reconnu. Voici pourquoi elle veut différer le mariage, je connois sa vanité & l'imprudence de cet homme-là : tâchons de le faire parler.

LE

LE COMTE.

Comprenez-vous ?

LA BRANCHE.

A miracle, Monsieur. Je lui dirai c[e] qu'il faut.

SCENE III.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Monsieur, vous êtes donc encor[e] ici ?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oublié, Monsieur, de dire un mo[t] à Madame la Marquise.

LE COMTE.

Pour des affaires sans doute ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur, c'est sur le mariage d[e] sa fille, dont j'ai oüi parler.

LE COMTE.

Oüi parler, fort bien. Vous êtes de se[s] amis à ce que je puis juger ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Monsieur.

LE COMTE.

Son parent peut-être ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monſieur; mais je prens beaucoup d'interêt à ce qui la regarde.

LE COMTE.

Beaucoup d'interêt! j'en ſuis fort aiſe vraiment.

M. DE VIEUSANCOUR.

Elle me fait même, Monſieur, quelquefois l'honneur de me conſulter ſur ſes affaires.

LE COMTE.

De vous conſulter! oh j'en ſuis ravi. Vous êtes un homme de poids à ce que je vois; ai-je l'honneur d'être connu de vous?

M. DE VIEUSANCOUR.

Il faudroit, Monſieur, n'être pas de ce pays ci, pour ne pas connoître Monſieur le Comte de Clincan, & ignorer ſon grand credit à la Cour.

LE COMTE.

De la main ſur l'épaule.

Oh, Monſieur, je voudrois bien vous y rendre ſervice. Mon Ecuyer tarde bien à venir, ne le trouvez-vous pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

C'eſt Monſieur, que Madame la Marquiſe eſt fort occupée du mariage de ſa fille.

LE COMTE.

Cela se peut. Et vous sçavez sans doute avec qui on la marie ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On dit, Monsieur, que c'est avec un nommé . . .

LE COMTE.

Dorante, n'est ce pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement, Monsieur.

LE COMTE.

Vous le connoissez ce Dorante ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Un peu, Monsieur.

LE COMTE.

Un peu, voila qui me plaît. Comment trouvez-vous ce mariage?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur.

LE COMTE.

Là, là, franchement, franchement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Peut-être ne devrois-je pas . . .

LE COMTE.

Non, non, j'aime qu'on dise la verité.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il me semble, Monsieur, que Madame la Marquise . . .

LE COMTE.

J'entens, j'entens, ne fait pas là une grande alliance ; eh ?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai ouï dire, Monsieur, que . . .

LE COMTE.

Que ce Dorante est le fils d'un certain Monsieur de Vieusancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur . . .

LE COMTE.

Et que ce Vieusancour est un petit Gentil-homme des plus minces, n'est-ce pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur . . .

LE COMTE.

Je suis parbleu ravi d'avoir apris cela de vous, des plus minces.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, tout le monde ne peut pas être aussi grand Seigneur que Monsieur le Comte de Clincan.

LE COMTE.

Oh pour cela, non. Mais tenez, si je ne me trompe, ce petit Vieusancour est un homme que j'ai autrefois donné au Roi.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous Monſieur ?

LE COMTE.

Ouï. Cependant autant qu'il m'en peut ſouvenir, c'eſt fort peu de choſe que ce Vieuſancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voïez !

LE COMTE.

Je penſe même lui avoir fait donner une Reſidence en Italie, où il eſt encore.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il vous a, Monſieur, de grandes obligations.

LE COMTE.

Ouï, mais nous ne ſommes pas trop contens de lui, nous pourions bien le faire rapeller.

M. DE VIEUSANCOUR.

A ce conte-là, Monſieur, vous ne conſeilleriez donc pas à Madame la Marquiſe de faire ce Mariage ?

LE COMTE.

Moi ? oh je n'entre point dans ces petites affaires-là ; mais ſi comme vous dites, elle écoute vos conſeils, vous ne feriez peut-être pas mal de lui en toucher quelque choſe en paſſant, en paſſant, en paſſant.

SCE-

SCENE IV.

LA MARQUISE, LA BRANCHE, M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

PArbleu, voila un hardi perſonnage! ah! voici pourquoi elle veut differer.

LA MARQUISE.

Monſieur le Comte, je ſuis au deſeſpoir de vous avoir fait attendre. Vous vous êtes beaucoup ennuyé.

LE COMTE.

Oh point, Madame, j'êtois en fort bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Ah, avec Monſieur?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame.

LE COMTE.

Je vous donne Monſieur, Madame, pour un homme de fort bon ſens, & tout à fait dans vos interêts.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée, Monſieur.

LE COMTE.

Nous en êtions, Madame, ſur le mariage du jour.

LA MARQUISE.

Avec Monſieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame.

LE COMTE.

Il vous en parlera, Madame, il vous en parlera en homme bien inſtruit.

LA MARQUISE.

Qui, Monſieur?

LE COMTE.

Il n'eſt point d'homme en France, Madame, qui connoiſſe mieux vôtre Dorante, & vôtre Vieuſancour que Monſieur que voila.

LA MARQUISE.

Vraïment, Monſieur, je le crois, puis que c'eſt Monſieur de Vieuſaucour lui-même.

LE COMTE.

Vieuſancour!

LA BRANCHE.

Oh, oh!

LA MARQUISE.

Qu'eſt ce-ci, Monſieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On vous le dira, Madame. Monſieur me donneroit ici certains avis, & je n'ai pas encore eu le temps de le remercier de la Reſidence qu'il m'a fait donner en Italie?

LA

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'est pas Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, Madame! il ne me conoît seulement pas.

LE COMTE.

Eh doucement, Monsieur, doucement: Seulement pas, voila une belle supercherie que vous me faites. On ne vous connoît pas, c'est un grand malheur; on ne vous connoît pas. Cela se pouroit sans miracle. Vous me le disiez tantôt vous-même. Madame, il nous passe tant de gens devant les yeux . . .

LA MARQUISE.

Il est vrai.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quoi, Monsieur ? . . .

LE COMTE.

Hé bien, quoi, quoi ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres Vieusancour ? prétendez-vous être au monde les seuls de ce nom ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur, mais . . .

LE COMTE.

Hé bien, mais, mais. On parle des autres, on parle des autres. Tenez, Monsieur,

puisque Monsieur le dit, je veux bien le croire ; mais parbleu je jurerois quasi encore de lui avoir fait donner cette Residence.

LA BRANCHE.

Si vous voulez que j'en jure . . .

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous oseriez encore . . .

LE COMTE.

Tout beau, Monsieur, tout beau ; j'oserois, j'oserois. A qui croïez-vous parler, j'oserois ? Brisons là, s'il vous plaît, brisons là, j'oserois.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien oüi, Monsieur, brisons là donc, je vous prie, pour le respect que nous devons à Madame.

LE COMTE.

Que m'importe aprés tout, Madame ; que ce soit moi ou quelqu'autre Seigneur de la Cour. Je vois, Monsieur, que vous croïez que je suis cause qu'on vous a rappellé ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur ?

LE COMTE.

Je vous jure, Madame, que je ne m'en suis pas mêlé.

M. DE

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh je n'en doute pas.

LA BRANCHE.

Ni moi non plus, foi d'Ecuyer.

LE COMTE.

Je souhaiterois palasanbleu que vous fussiez encore en Italie, & si j'en étois crû on vous y renverroit tout à l'heure.

SCENE V.

MARTON, LA MARQUISE, M. DE VIEUSANCOUR, LA BRANCHE.

MARTON *au Comte.*

MOnsieur, un gros homme à manteau noir, rouge de visage, aux manieres brusques sort de votre apartement. Il vouloit entrer ici pour vous parler, je lui ai dit de vous attendre à la porte.

LE COMTE.

Je vois ce que c'est.

LA BRANCHE.

C'est sans doute, Monsieur, le Secretaire de cet Ambassadeur que nous venons de voir.

LE COMTE.

C'est cela même. Voïons ce qu'il veut.

Madame, je ſuis vôtre tres-humble ſerviteur; bon jour, Monſieur le Reſident.

SCENE VI.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

MAdame, Madame, ſi vous vous amuſez à cet homme-là, vous pouriez y être trompée.

LA MARQUISE.

Oh, Monſieur, je ſçai de bonne part qu'il a beaucoup de credit à la Cour; il a fait mettre mon Chevalier aux Cadets.

M. DE VIEUSANCOUR.

De plus fins que vous, Madame, y ſont pris tous les jours. Les gens de ce caractere en font bien accroire à qui les veut écouter.

MARTON.

La peſte ſoit le Reſident.

M. DE VIEUSANCOUR.

Non Madame, aprés les engagemens que vous avez pris avec nous, & tout ce que mon fils m'a écrit, je ne puis pas me perſuader que vous penſiez à nous manquer de parole.

LA MARQUISE.

Oh non aſurément, Monſieur, & ma parole vaut un contract, tout le monde vous le dira.

MARTON *à part.*

Nous voilà à recommencer.

M. DE VIEUSANCOUR.

Adieu donc, Madame, je ſuis dans quelque impatience de voir mon fils.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

IL y a long-temps, Madame, que cet homme-là n'a été à la Cour. Il connoît fort mal Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Oh je le vois bien.

MARTON.

Vous ne lui avez ſans doute parlé ainſi que pour l'amuſer ?

LA MARQUISE.

Ah ! Marton, je ſouhaiterois de tout mon cœur de pouvoir donner Mariane à Monſieur le Comte ; mais voilà Monſieur de Vieuſancour arrivé, ma fille à qui j'en ai déja parlé, en

en a été extrémement allarmée ; je tremble qu'elle ne tombe malade.

MARTON.

Bon, malade? elle se portera bien mieux d'épouser un Comte.

LA MARQUISE.

Non, Marton, je vai remettre le calme dans son esprit, en lui accordant ce qu'elle desire.

MARTON.

La peste soit de la folle. Oh je voi bien que si je ne broüille les Amans, je n'avancerai rien.

SCENE VIII.

DORANTE, MARIANE, MARTON.

MARTON.

LEs voici, ils me paroissent avoir quelque chose à démêler ensemble. Voïons un peu de quoi il s'agit.

DORANTE.

Vous m'en faites donc un mistere.

MARIANE *tenant un billet à la main que Dorante veut voir.*

Je ne puis pas vous le laisser lire.

DO-

DORANTE.

Tout de bon ?

MARIANE.

Tout de bon.

DORANTE.

Je vous en prie.

MARIANE.

Non.

DORANTE.

Je vous en conjure.

MARIANE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Si vous m'aimiez, Mariane, vous ne me refuseriez pas cette grace.

MARIANE.

Si vous m'aimiez Dorante, vous ne me presseriez pas davantage.

DORANTE.

A ce que je voi, Madame, vous avez des secrets pour moi.

MARIANE.

Je n'ai point de secrets Monsieur, mais j'ai mes raisons.

DORANTE.

Vos raisons, eh .... j'entens.

MARIANE.

Entendez. . . ce qu'il vous plaira.

DORANTE.

Je voi. . . ce que j'en dois croire.

MARIANE.

Croyez ce que vous voudrez.

DORANTE.

Mariane.

MARIANE.

Dorante.

DORANTE.

Si prés d'être votre époux, vous pourriez me traiter autrement.

MARIANE.

Si prés d'être votre épouſe, vous pourriez avoir plus de complaiſance.

DORANTE.

Il n'y a donc rien à faire?

MARIANE.

N'eſt-ce pas aſſez dit?

DORANTE.

Eh bien?

MARIANE.

Quoi?

DORANTE.

Adieu.

MARIANE.

Adieu.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OH, oh, Madame, voila un adieu bien brusque.

MARIANE.

Il reviendra bien-tôt.

MARTON.

Qu'y a-t'il donc ? Vous ne me dites rien.

MARIANE.

Que veux-tu que je te dise ? Il est entré dans le temps que j'écrivois ce billet ; il a demandé, le voir, je ne l'ai pas voulu, il en a pris de l'ombrage, je m'en suis offencée ; nous avons eu quelque picoterie, il sort comme tu vois.

MARTON.

Il a tort.

MARIANE.

Pourquoi vouloir lire ce que j'écris ?

MARTON.

C'est être bien curieux.

MARIANE.

Et encore malgré moi.

MARTON.

Voyez. C'est tout ce qu'il poura faire

quand

quand il sera votre Epoux, encore faudra-il voir.

MARIANE.

Cependant, Marton, tu le sçais, c'est le billet que ma Mere m'a commandé d'écrire à Cleonte, pour le prier de ne me venir plus voir. Tien, va le rendre promtement.

MARTON.

Il n'y a point d'adresse.

MARIANE.

Je n'ai pas eu le temps de la mettre. Tu sçais à qui le donner, va.

SCENE X.

MARTON seule.

OUi? un billet de sa propre main sans adresse pour un homme avec qui on la devoit marier, au quel elle donne congé... Je suis curieuse à mon tour moi, voyons.

Elle lit.

On avoit parlé, Monsieur, de nous marier ensemble, ma Mere a changé de dessein, j'en suis fâchée. Elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir. MARIANE.

Oh, si j'osois, le beau coup à faire en faveur

eur du Comte ! mais la peste si on venoit le sçavoir . . . . Allons, point de tentation.

SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

AH, Marton, je suis bien aise que tu ne sois pas encore sortie. Je viens de faire reflexion que je pouvois peut-être avoir tort dans ce qui s'est passé ici avec Dorante, je ne veux rien avoir à me reprocher.

MARTON.

Auriez-vous cette foiblesse ?

MARIANE.

Ce n'est pas une foiblesse de revenir quand on peut avoir tort. Je veux que tu passes chez lui comme de ton pur mouvement, & que tu lui fasses voir ce billet avant que de l'aller rendre à Cleonte. Si après cela Dorante. . . Le voila qui revient, je me retire. Je ne veux pas être presente à l'avantage qu'il remporte sur moi.

MARTON.

Le lui donnerai-je ici ?

MARIANE.

Oui, donne-le lui.

SCENE XII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

ELle me fuit!

MARTON *affectant une mine triste, comme quand on port une méchante nouvelle.*

C'est, Monsieur, que vous l'avez quittée tout à l'heure assez brusquement.

DORANTE.

Helas, tu le vois! je n'ai pû seulement sortir du logis pour aller voir mon Pere qui est arrivé, à ce qu'on m'a dit. Je n'ai pû tenir un seul moment sans la venir revoir. Que te disoit elle de me donner?

MARTON *du plus triste.*

Ah! vous l'avez ouï. Ce billet, Monsieur.

DORANTE *le prenant.*

Elle m'écrit? donne.

MARTON.

Monsieur, elle m'a chargé de vous dire que. . .

DORANTE.

Elle reconnoît sans doute le tort qu'elle a.

MARTON.

Monsieur, je vous dis que. . .

DO-

DORANTE.

Attens, attens. Voyons comme elle s'en ustifie.

MARTON *à part.*

Oh puisqu'il ne veut pas m'écouter, ce e sera pas ma faute s'il prend le billet pour i.

DORANTE *après avoir lû.*

Ah Ciel!

MARTON.

Monsieur.

DORANTE.

Ah juste Ciel!

MARTON.

Mais, Monsieur, si. . .

DORANTE.

Quelle perfidie, juste Ciel, quelle perlie! Ai-je bien lû? recommençons. *On voit parlé de nous marier ensemble;* Helas! m'en étois flatté. *Ma mere a changé de essein.* Je ne m'en suis que trop apperçû. *en suis fâchée.* Avec quelle froideur elle le t! Elle ne m'a jamais aimé. *Elle m'a comandé de vous écrire, pour vous prier de e me venir plus voir.* MARIANE. Non, perle, je n'y mettrai jamais le pied.

MARTON.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez p
écouter ce. . .

DORANTE.

Que veux-tu que j'ecoute, quand el
m'assassine de sa propre main?

MARTON.

Ce billet, Monsieur. . .

DORANTE.

Eh, n'ai-je pas ouï qu'elle t'a dit de me le don
ner?

MARTON.

Il est vrai, Monsieur, mais sa mere. .

DORANTE.

Sa mere! Ah! voila pourquoi Marian
n'a pas voulu la presser sur notre mariage;
voila pourquoi elle n'a pas osé mettre elle
même ce billet entre mes mains; & voil
pourquoi encore tout-à-l'heure elle a fu
dans le moment qu'elle t'a dit de me le don
ner. Ah! Mariane, je ne meritois pas d'ê
tre traité de la sorte.

MARTON.

Ne l'emportez donc pas, s'il vous plaît,
afin que je le rende.

DORANTE.

Ah! tien. Je ne veux rien avoir qui me
puisse faire souvenir d'une infidelle.

MAR-

MARTON *seule.*

Il s'est enferré de lui-même. Je n'ai rien me reprocher. Il n'a pas voulu m'entente, tant pis pour lui. Laissons couler l'eau, servons-nous adroitement de ce que le hazard a commencé de faire pour nous.

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

QU'ai je entendu ? qu'avoit Dorante ? Il me semble qu'il faisoit ici beaucoup de bruit.

MARTON.

Je ne sçai, Madame, ce qu'il a mangé.

MARIANE.

Lui as-tu fait voir ce billet ?

MARTON.

Il l'a tenu quelque temps entre ses mains. Il étoit si en colere, que je ne crois pas seulement qu'il l'ait regardé.

MARIANE.

Mais ne lui as-tu pas dit ? . . .

MARTON.

Bon, dit, est ce qu'il veut rien écouter ?

MARIANE.

Ah ! Marton, il me soupçonne peut-être

de lui avoir ſuposé un autre billet à la plac
de celui qu'il m'a vû écrire.

MARTON.

Par ma foi, Madame, j'étois en pei
d'où venoit ſa colere ; mais je crois que vo
l'avez deviné.

MARIANE.

Seroit-ce un pretexte pour ſe dégager
Voici ma Mere, ne lui dis rien de nos dif
ferends.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

LA MARQUISE.

QU'avez-vous Mariane, vous êtes triſte

MARIANE.

Pardonnez-moi Madame.

LA MARQUISE.

Non, vous n'êtes pas tranquille ma fill
Dorante ſort tout en colere, & j'ai mêm
vû de la fenêtre qu'il parle à ſon pere ave
beaucoup d'émotion.

MARIANE.

Avec beaucoup d'émotion : Eh que pui
je ſçavoir, Madame ? . . .

LA

LA MARQUISE.

Croïez-moi, Mariane, vous seriez plus heureuse avec le Comte.

MARIANE.

Oh, Madame, je vous dirai quand il vous plaira tout ce que j'ai à démêler avec Dorante. Ce sont de pures bagatelles. Il seroit au desespoir si vous lui manquiez de parole, & si vous aviez la pensée de me donner un autre, je ne sçai, Madame, si j'aurois la force, ou si je serois en état de vous obéïr sans qu'il m'en coûtât le repos de ma vie.

SCENE XV.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

JE viens vous dire, Madame, que nous vous dégageons de votre parole.

MARIANE.

Ah Ciel!

M. DE VIEUSANCOUR.

Et que vous pouvez donner Mademoiselle à qui bon vous semblera.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous me faites un vrai plaisir.

MARIANE.

Ah! Marton.

MARTON.

Madame.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis votre serviteur.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

MARIANE *rentrant en pleurant.*

POur si peu de chose, l'infidele! Il ne cherchoit qu'un pretexte.

MARTON.

Courage, Madame, le plus difficile est fait.

LA MARQUISE.

Suivons ma fille, elle me fait pitié en l'état où je la vois.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

M. DE CORNICHON.

C'Est un peu précipiter les choses, que d'aller si vîte faire la demande de Mariane pour mon Neveu.

LA BRANCHE

Marton nous a fait dire, Monsieur, que la chose presse. La Marquise est une de ces femmes qu'il faut prendre entre bon & volée.

M. DE CORNICHON.

Tu crois donc qu'habillé de la sorte, je puis aller faire cette visite ?

LA BRANCHE.

Oh, Monsieur, paré comme vous êtes, vous pouvez passer par tout. J'y perds un oncle; mais à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Quand je veux me mettre un peu proprement vois-tu, je le sçai faire encore comme un autre.

LA BRANCHE.

Oüi, Monſieur, vous voila à miracle. Il n'y a que ce plumet qui ſe reſſent encore un peu, ce me ſemble, des fatigues de l'Arriere-ban.

M. DE CORNICHON.

Il n'eſt que trop bon.

LA BRANCHE *l'arrêtant.*

Attendez, Monſieur. Pour parler à la Marquiſe, il faut commencer par Marton. Elle m'a fait ſigne qu'elle alloit venir.

M. DE CORNICHON.

Attendons-la donc.

LA BRANCHE.

Oh ça, Monſieur, ſouvenez-vous bien au moins de ce que vous avez promis à mon Maître.

M. DE CORNICHON.

Et quoi ?

LA BRANCHE.

De ne l'appeller ceans que Monſieur le Comte, & non pas votre neveu. Nous avons affaire à une femme glorieuſe, qui ſur cela romproit tout net un mariage.

M. DE CORNICHON.

A la bonne heure. Quoi qu'il y ait en cela

quelque chose à dire, je veux bien encore avoir cette complaisance pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Dites, je vous prie, pour Monsieur le Comte, afin de vous exercer.

M. DE CORNICHON.

Pour Monsieur le Comte soit.

LA BRANCHE.

Voila qui est bien quand vous parlerez ainsi, Monsieur, à la Marquise du grand credit de Monsieur le Comte, aïez la bonté de lui bien dire . . .

M. DE CORNICHON.

Oh pour cela, ne t'attens pas que je l'entretiene des chimeres de mon neveu.

LA BRANCHE.

De Monsieur le Comte, de grace.

M. DE CORNICHON.

Je le dirai quand il le faudra. Vois-tu, je change d'habit par complaisance; mais non pas de cœur, & je ne sçai dire que la verité. Je ne parlerai pourtant que bien à propos pour les interêts de mon neveu.

LA BRANCHE.

Vous voulez dire, de Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Eh bien, eh bien soit; mais en un mot, je ne veux tromper personne.

LA BRANCHE.

Eh, Monsieur, en fait de mariage trompe qui peut. On ne dit jamais de part ni d'autre la pure verité. C'est aujourd'hui la grande mode, informez-vous-en.

M. DE CORNICHON.

Je me mocque de la mode quand l'honneur y est interessé, & je ne puis souffrir en cela ce que fait mon neveu.

LA BRANCHE.

Mais, mais, Monsieur, vous ne voulez donc pas dire Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Qu'importe à present. Je te dis que mon neveu . . .

LA BRANCHE.

Oh, il ne dira jamais Monsieur le Comte . . . mais st, voici Marton. Là, Monsieur, mettez-vous un peu sur votre bonne mine. Je vais dire à Monsieur le Comte de se rendre ici promptement. Souvenez-vous de Monsieur le Comte.

SCENE II.

MARTON, M. DE CORNICHON.

MARTON.

Tandis que Monsieur de Cornichon se peigne & s'ajuste en vieillard dans un coin.

ILs tardent bien à venir faire demander ma Maîtresse, je leur ai pourtant fait dire que la chose presse; mais voici l'oncle de Monsieur de la Branche. Que vient-il faire ici?

M. DE CORNICHON.

Voila donc la fille qui est dans les interêts de mon neveu?

MARTON *à part.*

Voudroit-on se servir de lui pour cela? à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Marton.

MARTON.

Monsieur, je suis votre servante.

M. DE CORNICHON.

Mon Neveu m'a dit que tu es de ses amis.

MARTON.

Monsieur, il vous a bien dit la verité.

M. DE CORNICHON.

Et que je devois te parler du dessein qu'il a.

MAR-

MARTON.

Votre Neveu, Monſieur, & quel deſſein a-t-il, s'il vous plaît ?

M. DE CORNICHON.

Eh va, va, je ſçai tout.

MARTON.

Je le crois, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Je parle du deſſein qu'il a de ſe marier.

MARTON.

Oh, Monſieur, c'eſt beaucoup d'honneur. *à part.* Celui-ci me vient demander moi.

M. DE CORNICHON.

Il m'a dit auſſi qu'il faut ſe dépecher, & que la choſe preſſe.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monſieur, nous n'avons aucune raiſon qui nous oblige à rien précipiter.

M. DE CORNICHON.

Eh là, là, ne fais pas la fine avec moi.

MARTON.

Il n'y a point ici de là, là, Monſieur, je ſuis fille d'honneur.

M. DE CORNICHON.

Je le ſçai bien; mais quand c'eſt pour un mariage on peut . . .

MAR-

MARTON.

On peut ? Oh il n'y a point de mariage qui tienne, je suis votre servante.

M. DE CORNICHON.

Parle moi autrement, je te prie, je t'assure que tu trouveras ton conte avec mon neveu.

MARTON.

Oh, Monsieur, je l'espere bien ainsi.

M. DE CORNICHON.

Oh ça, j'en vais donc parler à la Marquise.

MARTON.

Pourquoi faire ?

M. DE CORNICHON.

Pour lui demander son consentement.

MARTON.

Gardez-vous en bien.

M. DE CORNICHON.

Que je m'en garde bien ?

MARTON.

Sans doute, Monsieur, la Marquise se deffieroit de moi aprés cela.

M. DE CORNICHON.

Mais nous ne pouvons rien faire sans son consentement.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monsieur, vous avez besoin que du mien.

M. DE CORNICHON.

Que du tien ?

MARTON.

Assurément. Je ne releve de personne.

M. DE CORNICHON.

Que veux-tu dire?

MARTON.

Je veux dire, Monsieur, que je n'ai ni pere ni mere.

M. DE CORNICHON.

Je ne te comprens point.

MARTON.

Oh puisqu'il vous faut tout dire, sçachez, Monsieur, que j'ai trente ans passez, & qu'une fille à cet âge-là . . .

M. DE CORNICHON.

Oh bien, parce que tu as trente ans je n'irai pas demander à la Marquise . . .

MARTON.

Vous n'irez pas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Tu te mocques de moi, je veux lui aller parler, je l'ai promis à mon neveu.

MARTON.

Votre neveu est un fou. Vous n'entrerez pas assurément, vous gâteriez l'affaire de Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Ouais, que veut dire ceci?

SCENE III.

LE COMTE, LA BRANCHE, M. DE CORNICHON, MARTON.

LE COMTE.

Comme je suis persuadé, Monsieur, qu'on vous aura parfaitement bien receu. . .

M. DE CORNICHON.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

J'ai crû que je pouvois venir sans attendre aucune réponse.

M. DE CORNICHON.

Vous avez fort bien fait.

LE COMTE.

Eh bien, notre affaire?

M. DE CORNICHON.

Il faut en demander des nouvelles à cette fille.

LE COMTE.

Comment?

M. DE CORNICHON.

Elle est fort dans vos interêts vraiment.

MARTON.

Oui, sans doute, Monsieur, j'y suis.

M. DE CORNICHON.

Ouï ; mais elle n'a pas voulu que je sois entré seulement pour parler à la Marquise

LA BRANCHE *à part.*

Ah ! il n'aura sçû dire Monsieur le Comte

LE COMTE.

Mais qu'est-ce donc que tout ceci, Marton, qu'est-ceci ? Se jouë-t-on de moi ? est-ce ainsi que tu me sers ?

MARTON.

Monsieur, je vous servirois fort mal, si en l'état où sont vos affaires, je souffrois que Monsieur de Cornichon m'allât demander moi à la Marquise pour Monsieur son Neveu.

LA BRANCHE *à part.*

L'y voila.

LE COMTE.

T'allât demander toi ?

M. DE CORNICHON *à part.*

Ah ! je vois . . .

LA BRANCHE *à part.*

Il n'y a rien de gâté. Attendez, Monsieur écoute, Marton. Il y a ici du mal entendu. Monsieur n'est venu ici au moins que pour demander Mariane pour Monsieur le Comte. Vous gateriez tout.

MAR-

MARTON.

C'est ce que je lui disois.

LE COMTE.

Oh ça, Monsieur ; prenez donc la peine le voir la Marquise, puisque me voici, j'atendrai. Dépechons, Marton, dépechons. Ces longueurs commencent à me déplaire, ela me fâche.

MARTON.

Oh venez, Monsieur, je vais vous faire arler à elle.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

OSerai-je vous demander, puisque vous venez du Palais, si vous vous êtes informé du procés de Madame la Marquise, qui e doit juger aujourd'hui.

LE COMTE.

Je n'y ai pas songé d'abord : j'ai eu autre hose en tête, mais depuis j'ai . . .

LA BRANCHE.

Je comprens, Monsieur, vous êtes allé ommuniquer votre mariage à vos creanciers, fin qu'ils demeurent en repos.

LE COMTE.

Sur cette esperance aucun ne bougera, ils me l'ont promis.

SCENE V.

LA MARQUISE, M. DE CORNICHON, MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

AH! Monsieur le Comte, j'allois chez vous

LE COMTE.

Je m'en suis douté, Madame, j'ai voul vous prévenir.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup d'honneur. Mon sieur peut vous dire avec quelle joye j'a d'abord accepté la proposition.

LE COMTE.

Oh, j'ai bien crû, Madame, qu'elle ne vo déplairoit pas.

M. DE CORNICHON.

Il est vrai, Madame, qu'on ne peut fai les choses de meilleure grace, & que mo Ne . . .

LA BRANCHE *le tirant à part.*

Monsieur le Comte.

M. DE

M. DE CORNICHON.

Et que Monſieur le Comte eſt fort heureux.

LA MARQUISE.

Tout le bonheur eſt de notre côté. Monſieur le Comte, je ne me ſens pas de joye.

LE COMTE.

C'eſt que vous êtes bonne, Madame, & j'aime à faire plaiſir.

M. DE CORNICHON.

Pour moi, Madame, je ſuis bien aiſe de m'être rencontré à Paris pour me trouver aux nôces . . .

LA BRANCHE *le tirant par le bras.*

De Monſieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

De Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Nous les ferons, Meſſieurs, quand il vous plaira. Afin que ma joïe fût parfaite, je ſouhaiterois ſeulement que mon procés fût jugé. Il faut que j'envoïe chez mon Procureur.

LE COMTE.

Il n'eſt pas beſoin, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, Monſieur ?

LE COMTE.

Je viens du Palais.

LA MARQUISE.

Du Palais, Monsieur ?

LE COMTE.

Ouï, Madame. Un Duc de mes intimes qui m'est venu voir ce matin, m'avoit conjuré instamment de m'y rendre pour sollici-ter un procés qu'il y avoit, je lui ai fait son affaire sur le champ.

LA MARQUISE.

Sur le champ, Monsieur !

LE COMTE.

Ouï, Madame. Votre Procureur m'a dit que la votre étoit sur le bureau; qu'elle étoit délicate, mais que pour peu que je voulusse m'en mêler . . .

LA MARQUISE.

Enfin, Monsieur . . .

LE COMTE.

Enfin, faut-il le demander, Madame ! Voila votre Arrêt, voila votre Arrêt.

LA MARQUISE.

J'ai gagné mon procés !

LE COMTE.

Oh, oh, oh, parbleu j'eusse bien voulu voir que non, j'eusse bien voulu voir que non.

LA

LA MARQUISE.

Ah, Monſieur!

MARTON.

Cet homme-là gouverne le Parlement.

LA BRANCHE.

Il y a autant de credit qu'à la Cour.

LE COMTE.

Quand vous auriez vous-même dicté l'Arêt. Si l'on y a oublié quelque choſe, vous n'avez qu'à parler, Madame, vous n'avez qu'à parler.

LA MARQUISE.

Marton, envoyez vîte querir le Notaire.

MARTON.

Ne faut-il pas dire auſſi, Madame, à votre Intendant d'aller querir les deux cent mille livres?

LA MARQUISE.

Oui. Allons, que par le mariage de ma fille je m'acquitte au plûtôt envers Monſieur le Comte de toutes les obligations que je lui ai.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame, je vais me débaraſſer de quelques affaires, pour me trouver au mariage de Monſieur le Comte.

LA BRANCHE.

Oh, l'y voila.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame.

SCENE VI.

MARIANE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

VEnez, Mariane. Aprés tout ce que Monsieur le Comte a fait pour nous, nous lui devons encore le gain de notre procés. Il faut aujourd'hui même faire les nôces.

MARIANE.

Je venois vous suplier, Madame, de me donner encore quelques jours. Monsieur ne s'y opposeroit pas sans doute?

LE COMTE.

Moi, Madame? Oh je serois au desespoi de vous déplaire. Cependant, Madame, je crois qu'il seroit à propos de ne pas differe pour prévenir les obstacles qui me pouroien survenir du côté de la Cour. Vous compre nez bien, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Les petites gens, Madame, comme. . . comme. . . ne nommons personne, se marient quand ils veulent ; & comme il leur plaît ; mais pour. . . pour. . . qu'est-il besoin que je m'explique ?

LA MARQUISE.

Ma fille, vous n'y songez pas.

LE COMTE.

Aprés, Madame, quand la chose sera faite on en informera la Cour.

LA MARQUISE.

La Cour sçaura donc que je marie ma fille ?

LA BRANCHE.

Vous mocquez-vous, Madame, toute l'Europe le sçaura. Les Articles du Contract seront registrez dans les Gazettes & dans le Mercure Galant.

MARIANE.

Mais, Madame, quel mal y a-t-il. . .

LA MARQUISE *avec un air d'authorité.*

Mariane, aprés l'injure que nous a fait Dorante, je crois que vous avez le cœur trop bon pour songer encore à lui.

MARIANE.

Moi, Madame, oh non, assurément.

LA MARQUISE.

Eh bien, me promettez-vous de prendre Monſieur pour époux ?

MARIANE.

Ah Ciel !

LA MARQUISE.

Répondez-moi, ma fille Répondez-moi.

MARIANE.

Je vous obéïrai, Madame.

LA MARQUISE.

C'eſt aſſez, Comte, laiſſez-moi ménager le reſte. Suivez-moi, Mariane, j'ai un mot à vous dire en particulier.

SCENE VII.

MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

MARTON.

VOici Dorante, paſſez vîte chez la Marquiſe, ou rentrez chez vous.

LE COMTE.

Que pretens-tu faire ?

MARTON.

L'empecher ſi je puis de parler à ma Maîtreſſe.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

NOn, je n'aurai point de repos que je ne lui aye reproché sa perfidie.

MARTON.

Ah ! Monsieur, que venez-vous faire ici ?

DORANTE.

C'est pour la derniere fois de ma vie.

MARTON.

Aprés l'éclat qu'a fait ici Monsieur votre pere.

DORANTE.

Je n'ai point de mesures à garder. Où est-elle ?

MARTON.

Où voulez-vous aller, Monsieur ? Depuis que vous avez retiré votre parole, elle a donné la sienne.

DORANTE.

La perfide ! laisse-moi aller. Je veux tout-à-l'heure. . .

MARTON.

Oh pour cela, Monsieur, vous ne sçauriez à present lui parler.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, DORANTE.

MARIANE.

AH Ciel !

MARTON.

Elle va de l'un à l'autre, & ils ne laissent pas de se répondre.

Madame.

DORANTE.

Vous êtes surprise de me voir.

MARTON.

Monsieur.

MARIANE.

Quel peut être son dessein!

MARTON.

Eh rentrez.

DORANTE.

Ce n'est pas de m'opposer à votre bonheur.

MARTON.

Mais, Monsieur.

MARIANE.

Mon bonheur. Ah, infidele! il n'y en plus pour moi.

MARTON.

Mais, Madame.

DORANTE.

Moi infidele, aprés la cruelle lettre!

MARIANE.

La cruelle lettre, perfide!

DORANTE.

Moi perfide!

MARIANE.

Vous deviez prendre un meilleur pretexte.

MARTON.

Je tremble.

DORANTE.

Un pretexte, ah Ciel!

MARIANE.

Venez-vous ajoûter quelque dureté à la barbarie de votre pere?

DORANTE.

Cruelle, ne l'avez-vous pas voulu?

MARIANE.

Je l'ai voulu, que veut-il dire?

DORANTE.

Ma presence vous gêne, je m'en aperçois. Adieu, infidelle, vous serez obéïe: j'en mourrai, je ne vous verrai de ma vie.... *Il s'arrête.* Que veut ce laquais de Cleonte?

LE LAQUAIS.

Madame, vous trouverez au pied de votre billet la réponse de mon Maître.

DORANTE.

A quoi est-ce que je m'arrête?

MARIANE *lui jettant le billet.*

Tien, traître, voila ce que je faisois pour toi; tu ne meritois pas que je prisse tant de soins.

Dorante ramasse, & lit le billet.

MARTON.

Ah! tout va être sçû. Madame, il est de votre gloire de ne rien écouter de sa part.

MARIANE.

Il revient chez moi de son pur mouvement, transporté de couroux, le feu dans les yeux, les reproches à la bouche, s'il ne m'aimoit pas, seroit-il si agité?

DORANTE.

Ah! Madame, voila ce qui fait tout l'éclat. Vous aviez commandé à Marton de me le faire voir avant que de l'aller rendre; il n'y a point d'adresse, je l'ai pris pour moi. Je me suis emporté, je vous en demande pardon.

MARIANE.

Tu m'as donc trahie, Marton.

MARTON.

Moi, Madame?

DORANTE.

Non, Madame, c'est ma faute. Je ne lui ai pas donné le temps de s'expliquer.

MA-

MARIANE.

Ne devoit-elle pas me le dire? ôte-toi de mes yeux, malheureuse.

MARTON.

Allons trouver la mere.

DORANTE.

Empêchez qu'elle ne la prévienne. Je vais moi faire tous mes efforts pour la desabuser du Comte.

MARIANE.

Faites revenir Monsieur votre pere.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE.

OU y ceci tourne mal. Les Amans d'accord, des gens en campagne pour déterrer qui nous sommes. Monsieur de Corlichon que nous n'avons pû trouver, & qui ne manquera pas de venir, tire ici quelque verité. Des Banquiers en croupe, une suivante rusée, qui sur le moindre mot de

tra-

travers tournera casaque, une mere fol
qui change comme le vent, tout cela ne m
dit rien de bon, & je tremble qu'à la fin...
qu'à la, la, la, la, la.

Apercevant Marton, il fait semblant de rever en chantant.

SCENE II.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON *Aprés l'avoir observé quel que temps.*

A Quoi reves-tu?

LA BRANCHE.

Ah. . . à l'inconstance des choses huma nes.

MARTON.

Tu prens bien ton temps.

LA BRANCHE.

Eh c'est que je viens d'aprendre que Mo sieur de Vieusancour & son fils courent to la Ville pour s'informer de mon Maître de moy.

MARTON.

Eh de quoi as-tu peur?

LA BRANCHE.

De quelque faux raport.

MAR-

MARTON.

Les gens de bien n'ont rien à craindre.

LA BRANCHE.

Il est vrai, mais. . . il y a de méchantes ingues, & la Marquise est une Girouette.

MARTON.

Pour l'empecher de se dédire, je viens e lui persuader de donner ce soir même à on Maître les deux cens mille livres de la iot; & pour cela elle a envoyé querir son anquier.

LA BRANCHE.

Un Banquier, Diable! comment l'apelles-u?

MARTON.

Eh que t'importe.

LA BRANCHE.

C'est que . . . je serois bien aise de sçaoir . . . . s'il ne doit rien à mon Maître, ous prendrions ce temps là pour lui parler.

MARTON.

Ton Maître, pour un grand Seigneur, a ien de l'argent à l'interêt. Ce n'est pas le tic des gens de Cour.

LA BRANCHE.

A l'interêt! oh je me donne au diable s'il n prend de personne, ces gens-là lui gar-

 dent

dent de l'argent, & il en prend dans ses besoins.

MARTON.

Oh bien je ne sçai pas le nom de ce Banquier; tout ce que je puis te dire, c'est qu'il n'est pas de Paris, & qu'il ne fait ce métier que depuis deux mois, regarde si à cela ...

LA BRANCHE.

Non, nous n'avons rien à deméler avec cet homme là, il ne nous doit rien, nos dettes sont plus vieilles; il peut venir quand il voudra, j'entens la Marquise, empeche qu'elle ne change.

MARTON.

Va, toi, dire à ton Maître, que lors qu'elle lui offrira cette somme, il ne la laisse pas échaper, mais d'une maniere pourtant ...

LA BRANCHE.

Ne te mets pas en peine, nous toucherons cette corde delicatement.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

EH bien, Madame, voici un grand jour pour vous.

LA MARQUISE.

Je ne sçai.

MAR-

MARTON.

Comment je ne sçai ?

LA MARQUISE.

Je ne sçai, te dis-je, Mariane n'est pas contente, & je suis extremement combatuë.

SCENE IV.

MARIANE, LA MARQUISE, MARTON.

MARIANE.

QUoi, Madame, pouvez-vous encore écouter cette malheureuse, & songer à me donner au Comte ?

LA MARQUISE.

Nous verrons, Mariane.

MARTON.

Songez, Madame, aux grands avantages qui vous en reviennent.

LA MARQUISE.

J'y songe, Marton.

MARIANE.

Voudriez-vous refuser un homme que vous m'avez commandé d'aimer ?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Voudriez-vous refuser un homme qui fait tout ce qu'il veut à la Cour?

LA MARQUISE.

Non, Marton.

MARIANE.

Je serai malheureuse.

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Votre fils sera Colonel.

LA MARQUISE.

Oui, Marton; mais elle aime Dorante, & Dorante l'aime.

MARTON.

Dorante l'aime trop, Madame.

LA MARQUISE.

Comment trop?

MARTON.

Vraiment oui; trop. Le quart des femmes enrage pour être trop aimées de leurs époux, les autres pour ne l'être pas assez. Si vous en doutez, recueillez les voix.

LA MARQUISE.

Il est vrai, ma fille, que ceux qui aiment trop sont jaloux.

MARIANE.

Oh, Madame, je connois trop bien Dorante.

LA MARQUISE.

Ne contez pas sur cela, ma fille, le Dorante d'aujourd'hui n'est pas celui de demain.

MARIANE.

Que je suis à plaindre, si vous me donnez au Comte !

LA MARQUISE.

Ne pleurez pas, Mariane.

MARTON.

Qu'elle aura à souffrir, si vous la donnez à Dorante !

LA MARQUISE.

Ne pleure pas, Marton.

MARIANE.

Je mourrai dans quatre jours.

MARTON.

Je m'irai enterrer, Madame, je m'irai enterrer.

LA MARQUISE.

Ma fille, c'est à cause que je vous aime que je dois vous rendre heureuse malgré que vous en aïez. Je vous ai promise au Comte, je le veux, je le veux, je le veux.

MARTON *s'en allant.*

Ah! Madame, je ne l'eusse jamais crû.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LE COMTE.

QU'est-ce, Madame? qu'est-ce donc? Il me paroît que je cause ici. . . . qu'on y pense, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur, je vous répons de ma fille. Vous voulez toujours que ce soit aujourd'hui même.

LE COMTE.

On fait de moi, Madame, tout ce qu'on veut, pourvû qu'on y pense.

MARTON.

On y pensera, Monsieur.

LA BRANCHE *à la Marquise.*

Prenez garde, Madame, qu'il ne vous échape, songez à l'engager.

LA MARQUISE.

Marton, allez sçavoir si mon intendant a reçeu les deux cens mille livres.

LA BRANCHE *à son Maître.*

Voici l'occasion.

SCENE VI.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

MOnſieur, pour vous faire voir que j'y penſé, c'eſt que ce ſoir même je veux vous faire toucher l'argent des nôces.

LE COMTE.

A moi, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Eh, Madame, croyez-vous. . . .

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, mais cependant. . .

LE COMTE.

Eh, Madame, cependant; eh Madame.

LA BRANCHE.

Vous l'avez choqué, Madame, de lui offrir de l'argent, c'eſt ſon foible. On a toutes les peines du monde à lui en faire recevoir. Il a l'ame noble.

LA MARQUISE.

Monſieur, je ne croyois pas que cela vous dût fâcher.

LE COMTE.

Fâcher, Madame, oh pour cela, point du tout.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je vois que cela vous a déplû.

LE COMTE.

Déplû, Madame, non je vous jure.

LA MARQUISE.

Au moins, Monsieur.

LE COMTE.

Eh ne parlons plus de cela, Madame. Voila qui est fait, vous le voulez, je le veux de tout mon cœur pour vous faire voir que je ne suis point piqué. Faites-vous donner vos deux cens mille livres, ce soir on les portera chez moi; un autre me desobligeroit, mais je prens en bonne part, Madame, tout ce qui vient de vous. Monsieur, vous sçavez ma coûtume, mais ne refusez pas au moins l'argent de Madame.

LA BRANCHE.

Oh, Monsieur, puisque vous me l'ordonnez, vous aurez satisfaction. Madame, il est délicat sur ce chapitre là; mais il est bon, il se rend d'abord.

SCENE VII.

MONSIEUR DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR.

VOus êtes surprise, Madame, de nous revoir chez vous.

LA MARQUISE.

J'en ai Monsieur, quelque raison.

DORANTE.

Mais vous avez sçu, Madame, pourquoi nous avions retiré notre parole, & que Marton...

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur, mais aprés votre brusquerie je me suis engagée ailleurs.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, Madame, voilà qui est fait, je ne vous en parle donc plus pour ce qui nous regarde; mais pour votre propre interêt seulement, on peut vous faire voir que Monsieur vous repaît ici de Châteaux en Espagne.

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur, mon procés gagné, Châteaux en Espagne, & le Regiment que Mon-

ſieur va faire donner à mon fils, Châteaux en Eſpagne.

LE COMTE.

A propos, Madame, je n'aurois pas ſongé à vous le dire, cela eſt accordé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Accordé. J'en avois ouï parler, Madame, ce matin à Verſailles, j'ai eu occaſion de m'en informer; mais je ſçai tout le contraire, & je dois même avoir ſur moi. . .

Il foüille dans ſa poche, & en tire un papier.

LE COMTE.

Quoi, quoi, Monſieur, pretendez-vous empecher le fils de Madame d'avoir un Regiment?

M. DE VIEUSANCOUR.

Ah parbleu, voici le Placet même qui m'a été rendu.

LE COMTE.

Eh bien, Monſieur, le Placet, qu'eſt-ce? Le Placet, voïons un peu ce Placet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voïez, Madame, vous le reconnoiſſez.

LA MARQUISE.

C'eſt le même... en effet... Monſieur le Comte, que veut dire ceci?

LE

LE COMTE.

Aprés avoir été un peu embarassé la tirant à part.

Nous . . . nous . . . nous sommes d'accord le Ministre & moi, la consequence . . .

LA MARQUISE.

A cause de l'âge.

LE COMTE.

Justement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien, Madame, avois-je raison ?

LE COMTE.

Oh beaucoup raison. Ce petit Vieusancour, Madame, fait l'important comme vous voïez.

LA MARQUISE.

Il me prend pour une Provinciale . . . . Monsieur, je sçai ma Cour aussi bien qu'une autre.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame ; mais vous connoissez fort mal celui que vous preferez à mon fils.

LE COMTE.

Tout beau, mon cher, tout beau, point, point, point de comparaison sur tout. Tubieu comme vous y allez, mon fils !

DORANTE *avec transport.*

Eh qui croïez-vous être ?

LE

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire? Mon Ecuyer, ne vous en allez pas.

M. DE VIEUSANCOUR.

N'êtes-vous pas Monsieur Clincan, à peine Gentilhomme ?

LE COMTE.

Oh parbleu je . . .

DORANTE.

Ne vous êtes-vous pas donné une Comté chimerique !

LE COMTE.

Eh ventrebleu vous . . .

M. DE VIEUSANCOUR.

N'avez-vous pas érigé en Ecuyer ce maraut de valet.

LA BRANCHE *à part.*

Il est vrai.

LE COMTE.

Oh je vous montrerai . . .

DORANTE.

N'êtes-vous pas accablé de dettes?

LE COMTE.

Oh je vous aprendrai . . .

DORANTE.

Aprenez vous-même qu'un honnête homme

ne ne déguiſe jamais ſon nom, ni ſa qualité. Madame, pardonnez cet emportement.

SCENE VIII.

MARTON, MARIANE, DORANTE, M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

DORANTE.

AH! Madame, voici Monſieur qui ne doit pas vous être ſuſpect, puiſque c'eſt l'oncle de Monſieur.

MARTON.

L'oncle de Monſieur?

M. DE CORNICHON.

Aſſurément je le ſuis.

MARTON.

Fourbe!

LA BRANCHE.

Je ſuis auſſi ſon neveu à la mode de Bretagne.

MARTON.

Je crains bien que tu ne le ſois à la mode de Gaſcogne. *à part.* M'auroit-il trompée?

DORANTE.

Madame, on nous a fait connoître Monſieur,

sieur, & je sçai que rien ne peut obliger un honnête homme à déguiser la verité.

M. DE CORNICHON.

Sans doute, dequoi s'agit-il?

LE COMTE.

Eh quels procedez sont-ce-là, Madame?

LA MARQUISE.

Pour avoir le plaisir de le convaincre, laissons parler Monsieur votre oncle; dites, Monsieur, dites, je vous prie.

M. DE CORNICHON.

Je m'en vais vous dire au vrai ce que je sçai de la terre de Clincan. Il y a, si je ne me trompe, environ cinquante ans qu'elle fut . . .

LE COMTE *à part à la Marquise.*

Erigée en Comté.

M. DE CORNICHON.

Oui, qu'elle fut donnée par Gilbert de Clincan . . .

LE COMTE *à la Marquise*.

Premier Comte.

M. DE CORNICHON.

A Pierre de Clincan son fils.

LE COMTE *à la Marquise.*

Second Comte.

M. DE

M. DE CORNICHON.

Et substituée à son premier enfant mâle, qui est Gilles de Clincan que voila.

LE COMTE.

Troisiéme Comte.

LA MARQUISE.

En voila, Monsieur, plus qu'il n'en faut... Eh bien, Monsieur n'est-il pas Comte ?

DORANTE.

Quoi, Madame, est-il possible que la prévention vous fasse entendre ce que personne ne vous dit ?

LE COMTE.

Au moins ce n'est pas moi qui le fait parler.

M. DE VIEUSANCOUR.

Mais, Madame, Monsieur vous dit seulement . . .

M. DE CORNICHON.

Oh, Monsieur, je dis la chose comme elle est, & nous pouvons le prouver par des actes authentiques.

LE COMTE.

Tenez, Madame, authentiques ; je ne sçavois pas cela.

MARIANE.

Je ne comprens pas, Madame . . .

LA MARQUISE.

Vous ne comprenez pas, ma fille? Il n'est rien de plus clair, Premier Comte, second Comte, troisiéme Comte.

LA BRANCHE.

Un enfant comprendroit cela.

MARTON.

Euh, je ne trouve pas là mon compte moi.

SCENE IX.

M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LA MARQUISE, DORANTE, MARIANE, LE COMTE, LA BRANCHE, LE BANQUIER, MARTON.

LA MARQUISE.

AH, Monsieur, avez-vous donné les deux cens mille livres à mon Intendant?

LE BANQUIER.

Je lui en ai déja compté la moitié, Madame, & je venois vous prier de vouloir attendre le reste jusqu'à demain matin.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je veux être payée tout-à-l'heure. C'est pour la dot de ma fille, je veux donner ce soir même cette somme à Monsieur.

LE

LE BANQUIER.

Monsieur aura donc la bonté, Madame, de prendre des billets endossez par les gens de Paris les plus solvables, sans cela je ne m'en serois pas chargé.

LE COMTE.

Un homme comme moi n'a que faire d'aller courir aprés ces gens-là.

LA MARQUISE.

Monsieur, allez querir de l'argent, puisque Monsieur le Comte de Clincan ne les veut pas.

LE BANQUIER.

Monsieur de Clincan! Ah parbleu, Madame, cela ne pouvoit mieux venir. Monsieur, vous ne refuserez pas de les prendre quand vous sçaurez qu'il y en a pour plus de vingt mille écus des votres.

LA MARQUISE.

Pour plus de vingt mille écus!

LE COMTE.

Eh bon, bon, Madame, ce n'a été que pour faire plaisir, ce sont des gens qui. . .

LA BRANCHE.

Oui, Madame, qui contrefont l'écriture des gens de qualité.

LE BANQUIER *allant à lui.*

Avec le respect que je dois à la compagnie, vous . . .

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Doucement, Monsieur il est Gentil-homme.

LE BANQUIER.

Lui, Madame, je le connois il y a longtemps, il est de mon païs. C'est le fils d'un Vitrier de Nevers, il n'y a que trois jours qu'il portoit les couleurs.

LA MARQUISE.

Les couleurs!

MARTON.

Ah le ladre!

LA BRANCHE.

Délogeons d'ici.

LE COMTE.

Il me prend pour un autre, Madame, il ne sçait ce qu'il dit.

LE BANQUIER *en colere.*

Monsieur votre oncle, dont je suis connu, sçait si je dis la verité, & puisque l'on me force de parler, sçachez, Madame, que Monsieur à qui je vois que l'on donne ici la qualité de Comte, est à peine Gentil-homme, & tres-mal dans ses affaires. On m'avoit prié

de faire passer ses billets; mais je vois bien que c'est une marchandise qu'on gardera long-temps. Je vais les rendre, & vous querir du comptant. *Il sort.*

LA BRANCHE.

Il ne fait pas bon ici.

M. DE CORNICHON *s'en allant.*

Il merite bien cette confusion.

LA MARQUISE.

Comment l'homme d'importance!

LE COMTE, *en reculant.*

Oh ça, ça, Madame, point d'explication, s'il vous plaît, point d'explication. Je ne prétens pas vous donner ici davantage la Comedie. Puisque vous prenez mal les choses, tant pis pour vous; renoüez, renoüez avec vos gens, je retire . . . ma parole. *En revenant.* Ne comptez plus sur moi. Je retire ma parole: Adieu, adieu. *Il s'en va.*

MARTON.

Et toi, Gentil-homme de verre?

LA BRANCHE *en reculant.*

Oh ça, ça, Marton, point tant de bruit, je te prie, point tant de bruit. Puisque tu le prens sur ce-ton-là, tant pis pour toi. Je retire aussi ma parole . . ne compte plus sur moi. Je retire ma parole, adieu, adieu.

SCE-

SCENE DERNIERE.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

LE hazard, Madame, vous fait heureusement voir la verité.

MARTON.

Madame, j'en ai été la dupe la premiere.

MARIANE.

Je te pardonne.

LA MARQUISE.

Allons tout oublier, Monsieur, dans la réjoüissance de vos nôces.

MARTON.

La peste soit des Importans !

FIN.



